



Journées mathématiques X-UPS

Année 2012

Henri Cartan & André Weil, mathématiciens du XX^e siècle

Jean-Pierre DEMAILLY

Henri Cartan et les fonctions holomorphes de plusieurs variables

Journées mathématiques X-UPS (2012), p. 103-175.

<https://doi.org/10.5802/xups.2012-03>

© Les auteurs, 2012.



Cet article est mis à disposition selon les termes de la licence

LICENCE INTERNATIONALE D'ATTRIBUTION CREATIVE COMMONS BY 4.0.

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Les Éditions de l'École polytechnique
Route de Saclay
F-91128 PALAISEAU CEDEX
<https://www.editions.polytechnique.fr>

Centre de mathématiques Laurent Schwartz
CMLS, École polytechnique, CNRS,
Institut polytechnique de Paris
F-91128 PALAISEAU CEDEX
<https://portail.polytechnique.edu/cmls/>



Publication membre du

Centre Mersenne pour l'édition scientifique ouverte

www.centre-mersenne.org

HENRI CARTAN ET LES FONCTIONS HOLOMORPHES DE PLUSIEURS VARIABLES

par

Jean-Pierre Demailly

Résumé. Henri Cartan a consacré une part importante de son oeuvre mathématique à la théorie des fonctions holomorphes, depuis sa thèse de doctorat ès sciences soutenue en 1928, jusqu'aux travaux postérieurs majeurs sur les fonctions de plusieurs variables. En contact étroit avec le mathématicien japonais Kiyoshi Oka à l'issue de la seconde guerre mondiale, Henri Cartan développe la théorie algébrique des anneaux de fonctions holomorphes. Ceci conduira à la notion très importante de faisceau cohérent, après l'introduction de la notion de faisceau par Jean Leray. Le séminaire Cartan, qui se tient de 1948 à 1964 à l'École Normale Supérieure, sera l'occasion de développer en profondeur la théorie des faisceaux cohérents et de leur cohomologie, en collaboration avec des mathématiciens comme Jean-Pierre Serre. Ces travaux ont révolutionné une grande partie de la géométrie algébrique ou analytique, et suscité de nombreuses recherches dans le monde. Dans ce texte, nous tentons d'expliquer quelques aspects algébriques de la théorie des fonctions holomorphes de plusieurs variables, en particulier le résultat de Cartan publié en 1950 concernant la cohérence du faisceau d'idéaux d'un ensemble analytique.

Table des matières

1. Introduction.....	104
2. L'anneau local des germes de fonctions holomorphes... 107	
2.A. Notion de germe, premières propriétés élémentaires	107
2.B. Théorème de préparation de Weierstrass.....	110
2.C. Propriétés algébriques de l'anneau \mathcal{O}_n	113
3. Faisceaux cohérents.....	119
3.A. Notions de préfaisceau et de faisceau.....	119
3.B. Faisceaux de modules.....	123

3.C. Notion de module cohérent sur un faisceau d'anneaux.....	127
3.D. Notion de faisceau cohérent d'anneaux.....	129
3.E. Faisceaux analytiques et théorème d'Oka.....	131
4. Ensembles analytiques complexes. Propriétés locales... 134	
4.A. Définition. Composantes irréductibles.....	134
4.B. Structure locale d'un germe d'ensemble analytique	136
4.C. Points réguliers et singuliers. Dimension.....	145
4.D. Cohérence des faisceaux d'idéaux.....	147
5. Appendice : espaces étalés et revêtements.....	151
5.A. Un aperçu de la théorie des revêtements.....	151
5.B. Espaces étalés.....	162
Bibliographie.....	168
Quelques références.....	168
Travaux et publications de Henri Cartan.....	169
Séminaires de l'École Normale Supérieure.....	173
Livres.....	174
Divers.....	174
Exposés au Séminaire Bourbaki.....	174

1. Introduction

L'objectif de ces notes est d'introduire quelques résultats fondamentaux de nature algébrique relatifs aux fonctions holomorphes de plusieurs variables. Henri Cartan y a contribué de manière essentielle en développant la théorie des faisceaux cohérents, qui est devenue aujourd'hui l'un des outils de base de la géométrie analytique complexe tout comme de la géométrie algébrique. Henri Cartan soutient sa Thèse de Doctorat ès Sciences en 1928 sous la direction de Paul Montel, sur le thème « *Sur les systèmes de fonctions holomorphes à variétés linéaires lacunaires et leurs applications* ». Cette thèse porte principalement sur la théorie de la distribution des valeurs des fonctions d'une variable, dans le droit fil des travaux de Nevanlinna, mais les premiers travaux de Cartan sur les fonctions de plusieurs variables complexes remontent déjà à cette époque. On peut noter en particulier un article de 1932 en commun avec le mathématicien allemand Peter Thullen sur les singularités des fonctions holomorphes

de plusieurs variables complexes, dans lequel est développée la théorie des domaines d'holomorphie – il s'agit des domaines « convexes » par rapport aux fonctions holomorphes, généralisée de nos jours au travers de la notion de variété de Stein. Pour la suite de l'histoire, écoutons ce qu'écrivit Henri Cartan lui-même dans sa notice de travaux publiée par l'Académie des Sciences en 1973 : *L'étude des problèmes globaux relatifs aux idéaux et modules de fonctions holomorphes m'a occupé plusieurs années, en partant des travaux d'Oka. Dès 1940, j'avais vu qu'un certain lemme sur les matrices holomorphes inversibles joue un rôle décisif dans ces questions. Ce lemme est énoncé et démontré en 1940 dans [19] ; dans ce même travail, j'en fais diverses applications, et je prouve notamment que si des fonctions f_i (en nombre fini), holomorphes dans un domaine d'holomorphie D , n'ont aucun zéro commun dans D , il existe une relation $\sum c_i f_i = 1$ à coefficients c_i holomorphes dans D . Dans [22], j'introduis la notion de « cohérence » d'un système d'idéaux et je tente de démontrer les théorèmes fondamentaux de ce qui deviendra la théorie des faisceaux analytiques cohérents sur une variété de Stein ; mais je n'y parviens pas dans le cas le plus général, faute de réussir à prouver une conjecture que K. Oka démontrera plus tard (1950) et qui, en langage d'aujourd'hui, exprime que le faisceau des germes de fonctions holomorphes est cohérent. Sitôt que j'eus connaissance de ce théorème de Oka (publié avec beaucoup d'autres dans le volume 78 du Bulletin de la Société mathématique de France), je repris l'ensemble de la question dans [29], en introduisant systématiquement la notion de faisceau (introduite alors par Leray en Topologie) et celle de faisceau cohérent (mais pas encore dans le sens plus général et définitif qui sera celui de mon Séminaire 1951-52). Il s'agit essentiellement de ce qu'on appelle aujourd'hui les « théorèmes A et B ». Cependant, la formulation cohomologique générale du théorème B ne viendra que dans le Séminaire cité, à la suite de discussions avec J.-P. Serre. La conférence [35] est consacrée à une exposition d'ensemble de ces questions (sans démonstrations), avec indications sur les diverses applications qui en découlent pour la théorie globale des variétés de Stein, et en particulier pour les problèmes de Cousin.*

Terminons par un bref plaidoyer pour la géométrie analytique. On doit à Descartes l'idée essentielle qu'il est possible de ramener des problèmes de géométrie à des calculs effectués dans des systèmes de coordonnées, ce qui a rapidement permis d'utiliser de manière très efficace les outils de l'algèbre et les méthodes de résolution des équations linéaires ou algébriques. La géométrie algébrique consiste précisément à étudier les propriétés générales des solutions des systèmes d'équations polynomiales. Dans un contexte moderne, on peut se placer sur un corps quelconque, mais les corps \mathbb{R} et \mathbb{C} restent particulièrement intéressants puisqu'ils correspondent aux espaces euclidiens usuels de la Physique. Sur le corps \mathbb{C} des nombres complexes, on a l'immense avantage que tout polynôme admet autant exactement autant de racines que le degré (en comptant les multiplicités). Il en résulte que l'ensemble des solutions d'un système d'équations polynomiales reflète beaucoup plus fidèlement la structure algébrique de ces équations lorsqu'on se place sur \mathbb{C} que lorsqu'on se place sur \mathbb{R} , et beaucoup d'énoncés deviennent en réalité plus simples et plus « réguliers ». Il en est ainsi par exemple du théorème de Bézout qui dit que l'intersection de deux courbes algébriques complexes de degrés p et q sans composantes communes comporte exactement pq points, à condition de compter les multiplicités et les « points à l'infini » du plan projectif complexe. Cependant, il existe des fonctions très naturelles qui ne sont pas polynomiales, comme la fonction exponentielle, pourtant solution d'une équation différentielle algébrique simple. La géométrie analytique moderne, en particulier celle développée par Henri Cartan, consiste à étendre au cadre analytique, c'est-à-dire aux séries entières convergentes de plusieurs variables complexes, la plus grande partie des propriétés algébriques des polynômes à coefficients dans \mathbb{C} . D'une certaine manière, la géométrie analytique est une « complétion » de la géométrie algébrique – il existe même des questions purement algébriques que l'on ne sait résoudre aujourd'hui que par voie analytique – un peu comme les réels ou les complexes permettent de résoudre des équations algébriques ou différentielles qu'il serait impossible de résoudre dans le corps des rationnels ou des nombres algébriques.

2. L'anneau local des germes de fonctions holomorphes

2.A. Notion de germe, premières propriétés élémentaires

De manière générale, si X est un espace topologique, le germe en un point x d'une fonction f définie sur un voisinage U de x n'est autre que la classe d'équivalence de f pour la relation d'équivalence suivante : $f_1 \sim f_2$ si et seulement si il existe un voisinage V de x sur lequel f_1 et f_2 sont toutes deux définies, avec $f_1 = f_2$ sur V .

(2.1) Notation. On note \mathcal{O}_n l'anneau des germes de fonctions holomorphes sur \mathbb{C}^n en 0. De manière alternative, d'après la théorie élémentaire des fonctions holomorphes (formule de Cauchy) \mathcal{O}_n peut être identifié avec l'anneau $\mathbb{C}\langle z_1, \dots, z_n \rangle$ des séries entières

$$\sum_{z \in \mathbb{Z}^n} a_z z^z = (a_1, \dots, a_n); \quad z = z_1^1 \dots z_n^n$$

en z_1, \dots, z_n , convergeant sur un polydisque de centre 0 de rayon assez petit.

On note ici $(p; r)$ le disque ouvert $\{z \mid |z - p| < r\}$ de centre p et de rayon $r > 0$ dans \mathbb{C} . Plus généralement, si $p \in \mathbb{C}^n$ et $r = (r_1, \dots, r_n) \in (\mathbb{R}_+)^n$ est un multirayon, on considère le polydisque

$$(p; r) = (p_1; r_1) \times \dots \times (p_n; r_n)$$

Lorsque $p = 0$, on écrira de manière abrégée $(0; r) = (r)$ dans ce qui suit. En dimension $n = 1$, la structure algébrique de l'anneau \mathcal{O}_1 est très simple. En fait, un germe f de fonction holomorphe

$$f(z) = \sum_{k=0}^{\infty} a_k z^k$$

non identiquement nul se factorise sous la forme $f(z) = z^m u(z)$ où m est le plus petit entier tel que $a_m \neq 0$, et

$$u(z) = \sum_{k=m}^{\infty} a_k z^{k-m}$$

On a $u(0) = a_m \neq 0$ et il en résulte que u est un élément inversible de l'anneau \mathcal{O}_1 . On en déduit facilement que les idéaux non nuls I de \mathcal{O}_1 sont de la forme $I = (z^m)$, où m est le minimum des ordres

d'annulation des fonctions $f \in I$. En particulier \mathcal{O}_1 est un anneau principal.

La situation est beaucoup plus compliquée dès la dimension 2. L'anneau \mathcal{O}_n admet encore un unique idéal maximal

$$\mathfrak{m} = \{f \in \mathcal{O}_n; f(0) = 0\}$$

qui est engendré par les générateurs z_1, z_2, \dots, z_n (comme on le voit en factorisant adéquatement les termes de la série entière $\sum a_j z^j$ si $a_0 = 0$), et on a $\mathcal{O}_n \cong \mathbb{C}\langle z_1, \dots, z_n \rangle$ (un anneau admettant un unique idéal maximal est appelé *anneau local*). Comme $\mathfrak{m} \cong \mathfrak{m}^2$ s'identifie à l'espace de dimension n des parties de degré un $\sum_{j=1}^n a_j z_j$ de la série entière, on voit que \mathfrak{m} ne peut avoir moins de n générateurs. On verra cependant un peu plus loin qu'il s'agit d'un *anneau noethérien*. Rappelons ici cette notion algébrique fondamentale.

(2.2) Définition. Un anneau A (commutatif, unitaire) est dit *noethérien* si tout idéal I de A est de type fini, c'est-à-dire que $I = (g_1, \dots, g_N)$ est engendré par un nombre fini de générateurs.

Il est classique (et très facile à vérifier) qu'un anneau A est noethérien si et seulement si toute suite croissante

$$I_1 \subset I_2 \subset \dots \subset I_k \subset \dots$$

d'idéaux est stationnaire. Un fait important est que la propriété de noethérianité s'hérite par passage aux anneaux de polynômes.

(2.3) Théorème. Si A est un anneau noethérien, alors l'anneau de polynôme $A[T]$ est encore noethérien.

Démonstration. Soit J un idéal de $A[T]$. On désigne par I_k l'ensemble des coefficients dominants des polynômes $P(T) \in J$ qui sont de degré k . Comme $AJ \subset J$, il est immédiat que I_k est un idéal de A , et d'autre part le fait que $TJ \subset A[T]J \subset J$ implique $I_k \subset I_{k+1}$. La suite I_k est donc stationnaire à partir d'un certain rang I_{k_0} . Pour tout $k < k_0$, prenons des polynômes $P_{k,\cdot}(T) \in J$ en nombre fini $1 \leq \cdot \leq N(k)$, tels que les coefficients dominants des $P_{k,\cdot}$ engendrent I_k . Comme $I_k = I_{k_0}$ pour $k > k_0$, on voit que les coefficients dominants

des polynômes $T^k - \sum_{j=0}^{k-1} P_{k-j}(T) T^j$ engendrent I_k . On en déduit facilement que $(P_k(T))_{k \in \mathbb{N}}$ est un système générateur de J sur $A[T]$.

En particulier, tout anneau de polynômes $k[T_1, \dots, T_N]$ sur un corps commutatif k est noethérien (Hilbert). Nous aurons besoin aussi de résultats élémentaires classiques concernant les fonctions symétriques élémentaires des racines. On a

$$\prod_{j=1}^d (T - w_j) = T^d - e_1 T^{d-1} + e_2 T^{d-2} - \dots + (-1)^k e_k T^{d-k} + \dots + (-1)^d e_d$$

où e_k est la fonction symétrique élémentaire de degré k en les racines w_j :

$$e_k = \sum_{1 \leq j_1 < j_2 < \dots < j_k \leq d} w_{j_1} w_{j_2} \dots w_{j_k}$$

Une autre fonction symétrique naturelle de degré k est la somme des puissances k -ièmes des racines

$$S_k = \sum_{j=1}^d w_j^k$$

Pour trouver la relation entre les e_k et les S_k , on écrit

$$\prod_{j=1}^d (1 - w_j T) = \sum_{k=0}^d (-1)^k e_k T^k$$

et on utilise le développement formel

$$\begin{aligned} \log \prod_{j=1}^d (1 - w_j T) &= \sum_{j=1}^d \log(1 - w_j T) \\ &= \sum_{j=1}^d \sum_{k=1}^{\infty} \frac{w_j^k}{k} T^k = \sum_{k=1}^{\infty} \frac{S_k}{k} T^k. \end{aligned}$$

En utilisant le développement en série du logarithme

$$\log(1 + \sum_{k=1}^{\infty} (-1)^k e_k T^k)$$

on obtient l'identité formelle

$$\sum_{k=1}^{\infty} \frac{S_k}{k} T^k = \sum_{p=1}^{\infty} \frac{(-1)^{p-1}}{p} \sum_{k=1}^{\infty} (-1)^k e_k T^k{}^p$$

En développant la puissance p -ième par sommation sur toutes les partitions $p = p_1 + \dots + p_d$ et en identifiant les coefficients de T^k , il vient

$$(2.4) \quad S_k = \sum_{\substack{p_1, \dots, p_d > 0; \\ p_1 + 2p_2 + \dots + dp_d = k}} \frac{\binom{p_1 + \dots + p_d}{p_1, \dots, p_d} (p_1 + \dots + p_d)!}{p_1! p_2! \dots p_d!} \binom{p_1}{1} \binom{p_2}{2} \dots \binom{p_d}{d};$$

ce qui montre que $S_k \in \mathbb{Z}[\binom{p_1}{1}; \dots; \binom{p_d}{d}]$ (pour voir que le coefficient est entier, on remplace k par $p_1 + 2p_2 + \dots + dp_d$ et on utilise le fait que les coefficients multinomiaux $\binom{q_1 + \dots + q_d}{q_1, \dots, q_d} = \frac{(q_1 + \dots + q_d)!}{q_1! \dots q_d!}$ sont entiers, avec $q_j = p_j$ ou $q_j = p_j - 1$). Pour obtenir l'expression inverse des S_k en fonction des $\binom{p_j}{j}$ on écrit

$$\sum_{k=0}^{\infty} \binom{p_1 + \dots + p_d}{k} T^k = \exp \sum_{k=1}^{\infty} \frac{S_k}{k} T^k = \prod_{p=0}^{\infty} \frac{\binom{p_1 + \dots + p_d}{p} S_k}{p!} T^k;$$

En développant la puissance p -ième et en identifiant les coefficients de T^k il vient cette fois

$$(2.5) \quad S_k = \sum_{\substack{p_1, \dots, p_k > 0; \\ p_1 + 2p_2 + \dots + kp_k = k}} \frac{\binom{k + p_1 + \dots + p_k}{p_1, \dots, p_k} (S_1)^{p_1} (S_2)^{p_2} \dots (S_k)^{p_k}}{p_1! p_2! \dots p_k! 1^{p_1} 2^{p_2} \dots k^{p_k}};$$

et on voit donc que $S_k \in \mathbb{Q}[S_1; \dots; S_k]$ s'exprime comme un polynôme à coefficients rationnels en $S_1; S_2; \dots; S_k$ (*formules de Newton*).

2.B. Théorème de préparation de Weierstrass. Le pas suivant important est d'établir un théorème concernant la factorisation et les propriétés de divisibilité des fonctions holomorphes de plusieurs variables, essentiellement dû à Weierstrass. Nous suivons ici une preuve classique donnée par C. L. Siegel, s'appuyant sur un usage astucieux de la formule de Cauchy. Soit $g(z) = \sum_{\alpha \in \mathbb{N}^n} a_\alpha z^\alpha$ une fonction holomorphe définie sur un voisinage de 0 dans \mathbb{C}^n , $g \not\equiv 0$. Il existe un ensemble dense de vecteurs $v \in \mathbb{C}^n$ tel que la fonction $\sum_{j=0}^{\infty} t^j g(tv)$ ne soit pas identiquement nulle. En effet, la série de Taylor de g à l'origine fournit

$$g(tv) = \sum_{k=0}^{\infty} \frac{1}{k!} t^k g^{(k)}(v); \quad g^{(k)}(v) = \sum_{j \in \mathbb{N}^n, |j|=k} a_j v^j$$

où g_k est un polynôme homogène de degré k sur C^n (on note ici j la longueur $1 + \dots + n$ du multi-indice). On a par hypothèse $g^{(k_0)} \neq 0$ pour un certain indice k_0 . Par conséquent, il suffit de choisir v tel que $g^{(k_0)}(v) \neq 0$. Après un changement linéaire de coordonnées, on peut supposer que $v = (0; \dots; 0; 1)$. Soit s l'ordre d'annulation de la fonction $z_n \nabla g(0; \dots; 0; z_n)$ en $z_n = 0$. Il existe $r_n > 0$ tel que $g(0; \dots; 0; z_n) \neq 0$ pour $0 < |z_n| < r_n$. Par continuité de g et par compacité du cercle $|z_n| = r_n$, il existe $r^0 > 0$ et $\epsilon > 0$ tels que

$$g(z^0; z_n) \neq 0 \quad \text{pour } z^0 = (z_1; \dots; z_{n-1}) \in C^{n-1}; \\ |z^0| < r^0; r_n - \epsilon < |z_n| < r_n + \epsilon;$$

Pour tout entier $k \geq N$, considérons l'intégrale

$$S_k(z^0) = \frac{1}{2\pi i} \int_{|z_n|=r_n} \frac{1}{g(z^0; z_n)} \frac{\partial g}{\partial z_n}(z^0; z_n) z_n^k dz_n;$$

Alors S_k est holomorphe dans un voisinage de $|z^0| < r^0$. Le théorème de Rouché montre que $S_0(z^0)$ est le nombre de racines z_n de $g(z^0; z_n) = 0$ dans le disque $|z_n| < r_n$, donc par continuité $S_0(z^0)$ doit être une constante s . Notons $w_1(z^0); \dots; w_s(z^0)$ ces racines, comptées avec multiplicités. Par définition de r_n , nous avons $w_1(0) = \dots = w_s(0) = 0$, et grâce au choix de r^0 , on obtient $|jw_j(z^0)| < r_n - \epsilon$ pour $|z^0| < r^0$. La formule des résidus de Cauchy implique

$$S_k(z^0) = \sum_{j=1}^s w_j(z^0)^k;$$

Maintenant, la formule de Newton (2.5) montre que la fonction symétrique élémentaire $c_k(z^0)$ de degré k en $w_1(z^0); \dots; w_s(z^0)$ est un polynôme en $S_1(z^0); \dots; S_k(z^0)$. Par suite la fonction $c_k(z^0)$ est elle aussi holomorphe dans un voisinage de $|z^0| < r^0$. Posons

$$P(z^0; z_n) = z_n^s c_1(z^0) z_n^{s-1} + \dots + (-1)^s c_s(z^0) = \prod_{j=1}^s (z_n - w_j(z^0));$$

Pour $|z^0| < r^0$, le quotient $f = g/P$ (resp. $f = P/g$) est holomorphe en z_n sur le disque $|z_n| < r_n + \epsilon$, car g et P ont les mêmes zéros avec les mêmes multiplicités, et $f(z^0; z_n)$ est holomorphe en z^0 pour

$r_n = \max_{1 \leq j \leq n} r_{nj}$. La formule de Cauchy donne

$$f(z^0; z_n) = \frac{1}{2\pi i} \int_{|w_n|=r_n} \frac{f(z^0; w_n) dw_n}{w_n - z_n};$$

et f est holomorphe en z sur un voisinage du polydisque $\overline{(r^0; r_n)} = \{z^0 \in \mathbb{C}^0, |z^j| \leq r_n\}$. Par conséquent $g=P$ est inversible et on obtient :

(2.6) Théorème de préparation de Weierstrass. Soit g une fonction holomorphe sur un voisinage de 0 dans \mathbb{C}^n , telle que $g(0; z_n) = z_n^s$ a une limite finie non nulle en $z_n = 0$. Avec les choix précédentes de r^0 et r_n , on peut écrire $g(z) = u(z)P(z^0; z_n)$ où u est une fonction holomorphe inversible dans un voisinage du polydisque $\overline{(r^0; r_n)}$, et P est un polynôme de Weierstrass en z_n , c'est-à-dire, un polynôme de la forme

$$P(z^0; z_n) = z_n^s + a_1(z^0)z_n^{s-1} + \dots + a_s(z^0); \quad a_k(0) = 0;$$

avec des coefficients $a_k(z^0)$ holomorphe sur un voisinage de $\{z^0 \in \mathbb{C}^0, |z^j| \leq r^0\}$ dans \mathbb{C}^n .

(2.7) Remarque. Si g s'annule à l'ordre m en 0 et $v \in \mathbb{C}^n$ ∇g est choisi tel que $g^{(m)}(v) \neq 0$, alors $s = m$ et P doit aussi s'annuler à l'ordre m en 0. Dans ce cas, les coefficients $a_k(z^0)$ sont tels que $a_k(z^0) = O(|z^0|^k)$, $1 \leq k \leq s$.

(2.8) Théorème de division de Weierstrass. Pour toute fonction holomorphe f sur le polydisque $\overline{(r^0; r_n)}$, on peut écrire

$$(2.9) \quad f(z) = g(z)q(z) + R(z^0; z_n);$$

où q et R sont analytiques dans $\overline{(r^0; r_n)}$, $R(z^0; z_n)$ est un polynôme de degré $\leq s-1$ in z_n , et

$$(2.10) \quad \sup_{|z^0| \leq r^0} |q| \leq C \sup_{|z^0| \leq r^0} |f|; \quad \sup_{|z^0| \leq r^0} |R| \leq C \sup_{|z^0| \leq r^0} |f|$$

pour une constante $C > 0$ indépendante de f . La représentation (2.9) est unique.

Démonstration (Siegel). Il suffit de démontrer le résultat lorsque $g(z) = P(z^0; z_n)$ est un polynôme de Weierstrass.

Démontrons d'abord l'unicité. Si $f = Pq_1 + R_1 = Pq_2 + R_2$, alors

$$P(q_2 - q_1) + (R_2 - R_1) = 0:$$

Il s'ensuit que les s racines z_n de $P(z^\theta; \cdot) = 0$ sont des zéros de $R_2 - R_1$. Comme $\deg_{z_n}(R_2 - R_1) \leq s - 1$, on doit avoir $R_2 - R_1 = 0$, donc $q_2 = q_1 = 0$. Pour prouver l'existence de $(q; R)$, on pose

$$q(z^\theta; z_n) = \lim_{\rho \rightarrow 0^+} \frac{1}{2\pi i} \int_{|w_n|=r_n} \frac{f(z^\theta; w_n)}{P(z^\theta; w_n)(w_n - z_n)} dw_n; \quad |z| < r_n;$$

observons que l'intégrale ne dépend pas de ρ lorsque $\rho < r_n - |z_n|$ est assez petit. Alors q est holomorphe sur $|z| < r_n$. La fonction $R = f - Pq$ est aussi holomorphe sur $|z| < r_n$ et

$$R(z) = \lim_{\rho \rightarrow 0^+} \frac{1}{2\pi i} \int_{|w_n|=r_n} \frac{f(z^\theta; w_n)}{P(z^\theta; w_n)} \frac{P(z^\theta; w_n) - P(z^\theta; z_n)}{(w_n - z_n)} dw_n;$$

L'expression entre crochets est de la forme

$$(w_n^s - z_n^s) + \sum_{j=1}^{s-1} a_j(z^\theta) (w_n^s)^j - (z_n^s)^j = (w_n - z_n)^s$$

donc est un polynôme en z_n de degré $\leq s - 1$ dont les coefficients sont des fonctions holomorphes de z^θ . Par conséquent, on obtient bien l'écriture annoncée $f = Pq + R$ et

$$\sup |R| \leq C_1 \sup |f|$$

où C_1 dépend de majorants des $a_j(z^\theta)$ et de $\rho = \min |P(z^\theta; z_n)|$ sur l'ensemble compact

$$|z^\theta| \leq r, \quad |z_n| = r_n.$$

Par le principe du maximum appliqué à $q = (f - R)/P$ sur chaque disque $|z^\theta| \leq r, |z_n| < r_n$, on obtient aisément

$$\sup |q| \leq (1 + C_1) \sup |f|:$$

2.C. Propriétés algébriques de l'anneau \mathcal{O}_n . Nous présentons ici des applications importantes du théorème de préparation de Weierstrass à l'étude de l'anneau des germes de fonctions holomorphes dans \mathbb{C}^n .

(2.11) Théorème. *L'anneau O_n est noethérien, c'est-à-dire que tout idéal I de O_n est de type fini.*

Démonstration. Par récurrence sur n . Pour $n = 1$, O_n est un anneau principal : tout idéal $I \neq f0g$ est engendré par z^s , où s est le minimum des ordres d'annulation en 0 des éléments non nuls de I . Soit $n > 2$ et $I \subset O_n$, $I \neq f0g$. Après un changement de variables, on peut supposer que I contient un polynôme de Weierstrass $P(z^l; z_n)$. Pour tout $f \in I$, le théorème de division de Weierstrass implique

$$f(z) = P(z^l; z_n)q(z) + R(z^l; z_n); \quad R(z^l; z_n) = \sum_{k=0}^{s-1} c_k(z^l) z_n^k$$

et $R \in I$. Considérons l'ensemble M des coefficients $(c_0; \dots; c_{s-1})$ dans O_{n-1}^s qui correspondent aux polynômes $R(z^l; z_n)$ appartenant à I . Alors M est un O_{n-1} -sous-module de O_{n-1}^s . D'après l'hypothèse de récurrence O_{n-1} est noethérien ; de plus, tout sous-module d'un module de type fini sur un anneau noethérien est de type fini ([Lang, 1965], Chap. X). Par suite M est de type fini, et I est engendré par P et par les polynômes $R_1; \dots; R_N$ associés à un ensemble fini de générateurs de M .

Avant d'aller plus loin, nous avons besoin de deux lemmes qui relient les propriétés algébriques de O_n à celle de l'anneau de polynômes $O_{n-1}[z_n]$.

(2.12) Lemme. *Soit $P; F \in O_{n-1}[z_n]$ où P est un polynôme de Weierstrass. Si P divise F dans O_n , alors P divise F dans $O_{n-1}[z_n]$.*

Démonstration. Supposons que $F(z^l; z_n) = P(z^l; z_n)h(z)$, $h \in O_n$. L'algorithme standard de division de F par P dans l'anneau de polynômes $O_{n-1}[z_n]$ fournit

$$F = PQ + R; \quad Q; R \in O_{n-1}[z_n]; \quad \deg R < \deg P;$$

La partie « unicité » du théorème 2.8 implique $h(z) = Q(z^l; z_n)$ et $R = 0$.

(2.13) Lemme. Soit $P(z^0; z_n)$ un polynôme de Weierstrass.

a) Si $P = P_1 \cdots P_N$ avec $P_j \in O_{n-1}[z_n]$, alors, modulo des facteurs inversibles de O_{n-1} , tous les P_j sont des polynômes de Weierstrass.

b) $P(z^0; z_n)$ est irréductible dans O_n si et seulement s'il est irréductible dans $O_{n-1}[z_n]$.

Démonstration

a) Supposons que $P = P_1 \cdots P_N$ pour des polynômes $P_j \in O_{n-1}[z_n]$ de degrés respectifs s_j , $\sum_{j=1}^N s_j = s$. Le produit des coefficients directeurs de P_1, \dots, P_N dans O_{n-1} est égal à 1; après avoir normalisé ces polynômes, on peut supposer que P_1, \dots, P_N sont unitaires et $s_j > 0$ pour tout j . Alors

$$P(0; z_n) = z_n^s = P_1(0; z_n) \cdots P_N(0; z_n);$$

donc $P_j(0; z_n) = z_n^{s_j}$ et par suite P_j est un polynôme de Weierstrass.

b) Posons $s = \deg P$, de sorte que $P(0; z_n) = z_n^s$. Supposons que P soit réductible dans O_n , avec $P(z^0; z_n) = g_1(z)g_2(z)$ pour des éléments non inversibles $g_1, g_2 \in O_n$. Alors $g_1(0; z_n)$ et $g_2(0; z_n)$ ont des ordres d'annulation $s_1, s_2 > 0$ tels que $s_1 + s_2 = s$, et

$$g_j = u_j P_j; \quad \deg P_j = s_j; \quad j = 1, 2;$$

où P_j est un polynôme de Weierstrass et où $u_j \in O_n$ est inversible. Par suite $P_1 P_2 = uP$ pour un germe inversible $u \in O_n$. Le lemme 2.12 montre que P divise $P_1 P_2$ dans $O_{n-1}[z_n]$; puisque P_1, P_2 sont unitaires et que $s = s_1 + s_2$, on obtient $P = P_1 P_2$, donc P est réductible dans $O_{n-1}[z_n]$. L'implication réciproque est évidente d'après a).

(2.14) Théorème. L'anneau O_n est factoriel, c'est-à-dire que O_n est un anneau intègre et que

a) tout élément non nul $f \in O_n$ admet une factorisation $f = f_1 \cdots f_N$ en éléments irréductibles;

b) la factorisation est unique à des facteurs inversibles près.

Démonstration. L'existence stipulée par a) résulte du lemme 2.13 si on prend pour f un polynôme de Weierstrass et $f = f_1 \cdots f_N$ une décomposition de longueur maximale N en polynômes de degrés positifs. Pour montrer l'unicité, il suffit de vérifier l'énoncé suivant :

b) Si g est un élément irréductible qui divise un produit $f_1 f_2$, alors g divise f_1 ou f_2 .

Grâce au théorème 2.6, on peut supposer que f_1, f_2, g sont des polynômes de Weierstrass en z_n . Alors g est irréductible et divise $f_1 f_2$ in $\mathcal{O}_{n-1}[z_n]$ d'après les lemmes 2.12 et 2.13 b). Par récurrence sur n , on peut supposer que \mathcal{O}_{n-1} est factoriel. Le classique lemme de Gauss ([Lang, 1965], Chap. IV) affirme que l'anneau de polynômes $A[T]$ est factoriel dès que l'anneau A est lui-même factoriel. Par conséquent, on voit d'après l'hypothèse de récurrence que $\mathcal{O}_{n-1}[z_n]$ est factoriel et donc g doit diviser f_1 ou f_2 dans $\mathcal{O}_{n-1}[z_n]$.

(2.15) Corollaire. Si $f, g \in \mathcal{O}_n$ sont premiers entre eux, les germes f_z, g_z sont encore premiers entre eux en tout point $z \in \mathbb{C}^n$ voisin de 0.

Démonstration. On peut supposer que $f = P; g = Q$ sont des polynômes de Weierstrass. Rappelons que des polynômes unitaires $P, Q \in A[X]$ ($A =$ anneau factoriel) sont premiers entre eux si et seulement si leur résultant $R \in A$ est non nul. On en déduit que le résultant $R(z^0) \in \mathcal{O}_{n-1}$ de $P(z^0, z_n)$ et $Q(z^0, z_n)$ possède un germe non nul en 0. Par suite le germe R_{z^0} est lui aussi non nul aux points $z^0 \in \mathbb{C}^{n-1}$ voisins de 0.

(2.16) Germe d'hypersurface analytique. Comme premier échelon avant la mise en place de résultats plus généraux, nous allons étudier ici la structure locale de l'ensemble des solutions d'une équation holomorphe $f(z) = 0$ dans un voisinage de 0 dans \mathbb{C}^n . Quitte à effectuer un changement de coordonnées, on peut trouver une décomposition $f = uP$ avec u inversible et P un polynôme de Weierstrass. Nous avons alors $f(z) = 0 \iff P(z^0, z_n) = 0$ sur un voisinage de l'origine, et on est donc ramené à étudier l'ensemble des zéros $P(z^0, z_n) = 0$ d'un polynôme de Weierstrass. Soit $d = \deg_{z_n} P$. Nous utiliserons le lemme élémentaire suivant.

(2.17) Lemme. Si $w \in \mathbb{C}$ est une racine du polynôme

$$w^d + a_1 w^{d-1} + \dots + a_d = 0; \quad a_j \in \mathbb{C};$$

alors on a la majoration $|w_j| \leq 2 \max_{j=1, \dots, d} |a_j|^{1/j}$.

Démonstration. Sinon on aurait $|jw_j| > 2|a_j|j^{1=j}$ pour tout $j = 1; \dots; d$ et l'équation pourrait se réécrire $1 = a_1w + \dots + a_dw^d$, ce qui impliquerait $1 \leq 2^1 + \dots + 2^d$, contradiction.

En choisissant d égal à l'ordre d'annulation de f en 0 , la Remarque 2.7 permet d'écrire

$$P(z^0, z_n) = z_n^d + a_1(z^0)z_n^{d-1} + \dots + a_d(z^0); \quad a_k(z^0) = O(|z^0|^k); \quad 1 \leq k \leq d$$

sur un voisinage de 0 . Le lemme 2.17 montre que les racines z_n satisfont une majoration de la forme $|z_n| \leq C|z^0|$. D'après ce qui précède, on a une factorisation en éléments irréductibles distincts $P = \prod_{1 \leq j \leq r} P_j^{m_j}$, chaque $P_j(z^0, z_n) \in \mathbb{C}[z_n]$ étant un polynôme de Weierstrass de même forme que P . Posons $d_j = \deg_{z_n} P_j$. Le discriminant $\Delta_j(z^0)$ de P_j est non nul, et il en est de même pour les résultants $R_{jk}(z^0)$ de P_j et P_k , $j \neq k$. Comme Δ_j est aussi le résultant de P_j et $\partial P_j / \partial z_n$, nous avons $\Delta_j \neq 0$ pour toute racine z_n de $P_j(z^0, z_n) = 0$ si $\Delta_j(z^0) \neq 0$. Soit $S \subset \mathbb{C}^{n-1}$ le germe défini par $\Delta_j(z^0) = 0$ ou $R_{jk}(z^0) = 0$, défini dans un polydisque $U \subset \mathbb{C}^{n-1}$ assez petit. Pour $z^0 \in U \setminus S$, les racines z_n des polynômes $P_j(z^0, z_j) = 0$ sont toutes distinctes, et le théorème des fonctions implicites montre que chaque racine z_n s'écrit localement comme une fonction holomorphe $z_n = w_j(z^0)$. Il y a au total exactement

$$d^0 = \sum_{1 \leq j \leq r} d_j \quad \text{avec } d^0 \leq d = \sum_{1 \leq j \leq r} m_j d_j$$

telles racines $w_j(z^0)$, $1 \leq j \leq r$. Si on note

$$A = \{z = (z^0, z_n) \in \mathbb{C}^n; P(z^0, z_n) = 0\}$$

et $\pi : A \rightarrow \mathbb{C}^{n-1}$ la projection $z \mapsto z^0$, on voit que $A \rightarrow \mathbb{C}^{n-1}$ est une hypersurface analytique lisse de \mathbb{C}^n et que la restriction

$$\pi : A \rightarrow \mathbb{C}^{n-1} \setminus \pi^{-1}(S)$$

est un revêtement à d^0 feuillets (cf. Appendice 5.A pour une brève introduction à la notion de revêtement). La situation se présente graphiquement comme suit, A étant contenu dans un cône $|z_n| \leq C|z^0|$:

Figure 1 . Revêtement ramifié de A sur \mathbb{C}^n

En dimension $n = 2$, la situation est nettement plus simple. En effet dans ce cas $\mathbb{C}^n = \mathbb{C}^2$, et comme les zéros d'une fonction holomorphe d'une variable sont isolés, on peut supposer, quitte à rétrécir S , que S se réduit au point $f(0)$ (ou que S est vide). On voit donc que $A \rightarrow f^{-1}(0)$ est un revêtement du disque pointé $D^1 \rightarrow f^{-1}(0)$ à d feuillets. Ce revêtement peut avoir plusieurs composantes connexes, ne serait-ce que parce que les facteurs P_j de P définissent eux-mêmes des hypersurfaces $A_j = P_j^{-1}(0)$ et que les ensembles $A_j \rightarrow f^{-1}(0)$ sont des parties fermées disjointes de $A \rightarrow f^{-1}(0)$. On va voir que ce sont en fait exactement les composantes connexes de $A \rightarrow f^{-1}(0)$. Sinon $A_j \rightarrow f^{-1}(0)$ se scinderait en plusieurs composantes connexes $A_{j;k}^0$, et en posant

$$Q_{j;k}(z_1; z_2) = \frac{Y}{(z_1; w(z_1))^{2A_{j;k}^0}} (z_2 - w(z_1)); \quad z_1 \in D^1 \rightarrow f^{-1}(0)$$

on obtiendrait des polynômes $Q_{j;k} \in \mathbb{C}[z_2]$ tels que $P_j = \prod_k Q_{j;k}$, ce qui contredirait l'irréductibilité de P_j (noter que les coefficients de $Q_{j;k}$ sont holomorphes en z_1 sur $D^1 \setminus \{0\}$ et bornés près de 0 , ils s'étendent donc en des fonctions holomorphes sur D^1). Il se trouve qu'un revêtement connexe à d feuillets d'un disque pointé est toujours isomorphe au revêtement $z \mapsto z^d$ du disque unité pointé $(D^1) \rightarrow f^{-1}(0)$, parce que le groupe fondamental du disque pointé est \mathbb{Z} et qu'il admet $d\mathbb{Z}$ comme seul sous-groupe d'indice d (cf. Appendice, 5.14 (iii));

les relèvements locaux $w \circ \tau$ du revêtement reprennent la même valeur après d_j tours autour de l'origine, c'est-à-dire que $w \circ \tau^q := w \circ \tau^{q+d_j}$ est en fait holomorphe. Puisque les racines $z_2 = w(z_1)$ de $P_j(z_1; z_2) = 0$ donnent lieu à un revêtement connexe à d_j feuillets, on en conclut qu'elles peuvent s'écrire sous la forme

$$(2.18) \quad z_2 = u_j(z_1^{1/d_j}) = \sum_{k=0}^{d_j-1} j_k z_1^{k/d_j};$$

avec une fonction holomorphe u_j . Comme le revêtement est connexe, il ne peut se refermer qu'après exactement d_j tours, donc on sait a priori que les indices k tels que $j_k \neq 0$ n'ont pas de diviseur commun autre que 1 avec l'entier d_j . On dit que (2.18) est un développement de Puiseux des racines du polynôme $P_j(z_1; z_2) = 0$. L'inégalité $|z_2| \leq C|z_1|$ impose ici que la série (2.18) a ses coefficients j_k nuls si $0 \leq k < d_j$.

Notre ambition est maintenant de comprendre en toute généralité la structure des ensembles analytiques définis par des systèmes arbitraires $f_1 = f_2 = \dots = f_N = 0$ de fonctions holomorphes. Nous avons besoin pour cela d'une étude algébrique plus poussée de la situation.

3. Faisceaux cohérents

La notion de faisceau a été introduite par Jean Leray entre 1940 et 1945, alors qu'il est prisonnier de guerre en Autriche. Son but était de développer des notions fondamentales nouvelles pour la topologie algébrique, afin d'étudier en particulier les propriétés topologiques des espaces fibrés. Autour de 1950, Henri Cartan comprend tout le bénéfice que la notion générale de faisceau apporte à l'étude des fonctions holomorphes de plusieurs variables.

3.A. Notions de préfaisceau et de faisceau. Nous commençons par introduire la notion plus élémentaire de préfaisceau de fonctions.

(3.1) Définition. Soit X un espace topologique.

a) Un préfaisceau de fonctions F sur X (à valeurs dans un ensemble E donné) est la donnée pour chaque ouvert $U \subset X$ d'un ensemble de fonctions $f : U \rightarrow E$ définies sur U , noté $F(U)$, de sorte

que pour chaque paire d'ouverts emboîtés $V \subset U$ et tout $f \in F(U)$ la restriction $f|_V$ de f à V vérifie $f|_V \in F(V)$. On dit que $F(U)$ est l'ensemble (ou l'espace) des sections de F sur U .

b) Le préfaisceau F est un faisceau si chaque fois qu'on se donne une collection $f_i \in F(U_i)$ avec $f_i|_{U_i \cap U_j} = f_j|_{U_i \cap U_j}$ pour tous i, j , alors il existe une fonction $f \in F(U)$ définie sur la réunion $U = \bigcup U_i$ telle que $f|_{U_i} = f_i$ pour tout i .

[La propriété (3.1 b) dit en quelque sorte que F prescrit une propriété purement locale vraie sur un ouvert U si et seulement si elle est vraie sur un recouvrement arbitraire (U_i) de U .]

(3.2) Exemples

a) La collection $F_{X;E}$ telle que $F_{X;E}(U)$ est l'ensemble de toutes les fonctions $U \rightarrow E$ est de façon triviale un faisceau sur X .

b) La collection $C_{X;K}$ telle que $C_{X;K}(U)$ est l'ensemble des fonctions continues $f : U \rightarrow K$ à valeurs dans $K = \mathbb{R}$ ou \mathbb{C} est un faisceau sur X .

c) Si X est une variété différentielle de classe C^k , la collection $C_{X;K}^k$ des fonctions $f : U \rightarrow K$ de classe C^k est un faisceau sur X .

d) Si X est une variété analytique complexe, la collection notée \mathcal{O}_X des fonctions holomorphes $f : U \rightarrow \mathbb{C}$ est un faisceau sur X .

e) Si E est un ensemble, la collection souvent notée \underline{E} (ou E_X) des fonctions localement constantes $U \rightarrow E$ est un faisceau sur X .

f) En revanche, la collection F des fonctions constantes $U \rightarrow E$ est un préfaisceau qui n'est pas un faisceau, du fait que le recollement sur des ouverts disjoints va produire des fonctions localement constantes non constantes. De même, si on pose

$$C_{X;b}(U) = \{ \text{fonctions continues bornées } U \rightarrow \mathbb{R} \}$$

on obtient un préfaisceau $C_{X;b}$ qui n'est pas un faisceau, le fait pour une fonction d'être bornée n'étant pas une propriété locale.

g) Si $X = \mathbb{R}^n$ par exemple, la collection $C_c(U)$ des fonctions continues à support compact dans U n'est pas un préfaisceau la restriction à un ouvert V plus petit n'étant pas nécessairement à support compact dans V .

On observera que les collections b) c) d) ont des structures algébriques supplémentaires, chaque ensemble $\mathcal{F}(U)$ ayant en fait dans ce cas une structure d'anneau. Malheureusement la notion de (pré)faisceau de fonctions est un peu malcommode à manipuler algébriquement, car par exemple un quotient d'un espace de fonctions par un sous-espace n'est plus formellement un espace de fonctions. On est amené à poser la définition plus générale suivante.

(3.3) Définition. Soit X un espace topologique.

a) Un préfaisceau \mathcal{F} sur X est la donnée pour chaque ouvert $U \subset X$ d'un ensemble noté $\mathcal{F}(U)$ et pour chaque paire d'ouverts emboîtés $V \subset U$ d'une application $\rho_{U;V} : \mathcal{F}(U) \rightarrow \mathcal{F}(V)$, en sorte que $\rho_{V;W} \circ \rho_{U;V} = \rho_{U;W}$ lorsque $W \subset V \subset U$ (intuitivement $\rho_{U;V}$ sera vue comme une restriction de U à V , même si ce n'est pas formellement le cas).

b) Le préfaisceau \mathcal{F} est appelé faisceau si chaque fois qu'on se donne une collection d'éléments $f_i \in \mathcal{F}(U_i)$ vérifiant $\rho_{U_i;U_i \cup U_j}(f_i) = \rho_{U_j;U_i \cup U_j}(f_j)$ dans $\mathcal{F}(U_i \cup U_j)$ pour tous i, j , il existe un unique élément $f \in \mathcal{F}(U)$ sur la réunion $U = \bigcup U_i$ tel que $\rho_{U;U_i}(f) = f_i$ pour tout i .

c) On parlera de (pré)faisceau de groupes, d'anneaux, d'espaces vectoriels (...) si les ensembles $\mathcal{F}(U)$ sont munis de structures de groupes, d'anneaux, d'espaces vectoriels (...), et si les restrictions $\rho_{U;V}$ sont toutes des morphismes pour ces structures.

(3.4) Définition. Si \mathcal{F} est un préfaisceau sur X , on définit pour chaque point $x \in X$ une relation d'équivalence sur la somme disjointe $\bigcup_{U \ni x} \mathcal{F}(U)$: pour des éléments $g \in \mathcal{F}(U)$, $h \in \mathcal{F}(V)$ où U, V sont des voisinages ouverts de x dans X , on écrit $g \sim h$ s'il existe un voisinage $W \subset U \cap V$ de x tel que $\rho_{U;W}(g) = \rho_{V;W}(h)$. On appelle germe de g en x , noté g_x , la classe d'équivalence de $g \in \mathcal{F}(U)$, et on note F_x l'ensemble des classes d'équivalences lorsque U décrit tous les voisinages U de x . En termes plus savants, F_x est la limite inductive

$$F_x = \varinjlim_{U \ni x} (\mathcal{F}(U); \rho_{UV}):$$

On appelle cet ensemble F_x la fibre de F en x ; elle est munie du même type de structure algébrique que les $F(U)$, dans tous les cas décrits en 3:3 c).

Un fait fondamental est qu'il est possible d'associer de manière naturelle un faisceau \mathcal{F} à tout préfaisceau F . Pour cela, on considère l'ensemble $E_F = \coprod_x F_x$ formé de la somme disjointes des fibres, et on définit $\mathcal{F}(U)$ comme étant l'ensemble des fonctions $f: U \rightarrow E_F$ telles qu'il existe un recouvrement ouvert $U = \bigcup U_i$ de U et des éléments $f_i \in F(U_i)$ pour lesquels $f(x) = (f_i)_x$ chaque fois que $x \in U_i$ (ceci implique donc en particulier que $f(x) \in F_x$). Il est immédiat de constater que \mathcal{F} est un faisceau de fonctions (avec les morphismes de restriction de fonctions usuels $U \rightarrow V: f \mapsto f|_V, f \in \mathcal{F}(U)$), et que ce faisceau est identique (canoniquement isomorphe) à F si F était déjà un faisceau puisque alors les f_i précédents se recollent par hypothèse en un élément $f \in F(U)$ global qui correspond bijectivement à l'application f donnée a priori seulement localement par ses germes, c'est-à-dire $f(x) = f_x$ pour tout $x \in U$ [une autre façon d'interpréter cette construction consiste à utiliser la notion d'espace étalé, cf. §5.B].

Un morphisme de préfaisceaux de groupes abéliens $F \rightarrow G$ sur X est la donnée d'une collection de morphismes de groupes $f_U: F(U) \rightarrow G(U)$ commutant aux restrictions, c'est-à-dire tels que

$$f_{U,V} \circ f_U = f_V \circ f_{U,V}$$

pour tous $V \subset U$. Dans cette situation, on peut considérer les collections de groupes abéliens notés $\text{Ker } f$, $\text{Im } f$ et $\text{Coker } f$, données par

$$\text{Ker}(f_U: F(U) \rightarrow G(U));$$

$$\text{Im}(f_U: F(U) \rightarrow G(U)) = f_U(F(U));$$

$$\text{Coker}(f_U: F(U) \rightarrow G(U)) = G(U) / f_U(F(U)).$$

On constate immédiatement qu'avec les restrictions induites par $f_{U,V}$ (resp. par $g_{U,V}$) on obtient bien des préfaisceaux. \mathcal{F} et \mathcal{G} sont des faisceaux, il est facile de voir que $\text{Ker } f$ est encore un faisceau, mais en général $\text{Im } f$ et $\text{Coker } f$ ne sont que des préfaisceaux. Un exemple

typique est donné sur le cercle $X = S^1 = \mathbb{R}/\mathbb{Z}$ par l'exponentielle complexe

$$\rho : \mathbb{C} \rightarrow \mathbb{C} \quad f \mapsto e^{2\pi i f};$$

du faisceau des fonctions continues sur X à valeurs complexes (avec \cdot comme loi de groupe), dans le faisceau \mathbb{C}_X des fonctions continues non nulles (avec \cdot comme loi de groupe). Le noyau $\text{Ker } \rho$ s'identifie au faisceau \mathbb{Z} des fonctions localement constantes à valeurs dans \mathbb{Z} . On peut voir ici que le préfaisceau image ne contient pas l'application $g(x) = e^{2\pi i x}$ définie globalement sur $S^1 = \mathbb{R}/\mathbb{Z}$, car les relèvements possibles $f(x) = x + k$, $k \in \mathbb{Z}$, ne s'étendent pas en des applications continues de \mathbb{R}/\mathbb{Z} tout entier dans \mathbb{C} . Cependant, les restrictions de g au cercle $S^1 \setminus \{x_0\}$ privé d'un point x_0 quelconque admettent bien un relèvement $f \in \mathbb{C}_X(S^1 \setminus \{x_0\})$ (il suffit de prendre la détermination continue de x située dans un intervalle $]x_0; x_0 + 1[$). On voit donc que le préfaisceau image de \mathbb{C}_X dans \mathbb{C}_X n'est pas un faisceau. Lorsqu'on travaille dans la catégorie des faisceaux (ce qui sera notre cas), on conviendra de désigner plutôt par $\text{Im } \rho$ et $\text{Coker } \rho$ les faisceaux associés aux préfaisceaux définis plus haut. L'exemple précédent donne alors lieu pour tout espace topologique X à une suite exacte de faisceaux (mais pas en général de préfaisceaux) sur X

$$0 \rightarrow \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{C}_X \rightarrow \text{Im } \rho \rightarrow 0;$$

Comme par définition un faisceau est déterminé de façon purement locale, il est équivalent de dire que $\text{Im } \rho \rightarrow \text{Coker } \rho$ est une suite exacte de faisceaux (c'est-à-dire $\text{Ker}(\text{Coker } \rho) = \text{Im } \rho$) ou de dire que les sections forment des suites exactes de groupes abéliens $F_x \rightarrow G_x \rightarrow H_x$ pour tout $x \in X$.

3.B. Faisceaux de modules. Avant d'introduire la notion de faisceau cohérent, nous définissons les notions de modules (localement) de type fini et (localement) libres sur un faisceau d'anneaux. Tous les anneaux A apparaissant dans la suite seront supposés commutatifs et unitaires, sauf mention explicite du contraire; on admet cependant que l'on puisse avoir $A = f_0 g$, auquel cas $1_A = 0_A$. Le cas non commutatif présente aussi un intérêt considérable, par exemple en vue de la théorie des D -modules, mais ce sujet dépasse le cadre du présent texte.

Soit donc \mathcal{A} un faisceau d'anneaux (commutatifs, unitaires) sur un espace topologique X . Un faisceau \mathcal{S} de \mathcal{A} -modules (ou plus brièvement un \mathcal{A} -module) est un faisceau de groupes abéliens tel que chaque espace de section $\mathcal{S}(U)$ a une structure de $\mathcal{A}(U)$ -module, avec une loi de multiplication externe compatible aux restrictions. De même, un morphisme $\mathcal{S} \rightarrow \mathcal{S}^0$ de \mathcal{A} -modules est une collection de $\mathcal{A}(U)$ -morphisms $\mathcal{S}(U) \rightarrow \mathcal{S}^0(U)$ commutant aux restrictions. On remarquera qu'un morphisme $\rho : \mathcal{A} \rightarrow \mathcal{S}$ est déterminé de manière unique par la section globale $\rho = \rho(1) \in \mathcal{S}(X)$ image de la section globale $1 \in \mathcal{A}(X)$. Dans ce cas, par $\mathcal{A}(U)$ -linéarité, l'image d'une section locale $s \in \mathcal{A}(U)$ est $\rho(s) \in \mathcal{S}(U)$ (et par \mathcal{A}_x -linéarité, l'image d'un germe $w \in \mathcal{A}_x$ n'est autre que $\rho(w) \in \mathcal{S}_x$).

(3.5) Définition. Soit \mathcal{A} un faisceau d'anneaux sur un espace topologique X et soit \mathcal{S} un faisceau de \mathcal{A} -modules. Alors \mathcal{S} est dit :

a) de type fini s'il existe des générateurs globaux $F_1, \dots, F_N \in \mathcal{S}(X)$ donnant un morphisme surjectif de \mathcal{A} -modules sur X tout entier

$$\mathcal{A}^N \rightarrow \mathcal{S} \quad \begin{array}{c} \downarrow \\ X \end{array}$$

$$\mathcal{A}_x^N \xrightarrow{(w_1, \dots, w_N)} \mathcal{S}_x \quad \begin{array}{c} \downarrow \\ X \end{array} \quad w_j F_{j,x} \in \mathcal{S}_x; \quad x \in X$$

(16j 6 N)

b) localement de type fini, si tout point $x_0 \in X$ admet un voisinage U sur lequel il existe des générateurs locaux $F_1, \dots, F_N \in \mathcal{S}(U)$ ($N = N(x_0)$), donnant un morphisme surjectif de \mathcal{A} -modules au dessus de U

$$\mathcal{A}_{jU}^N \rightarrow \mathcal{S} \quad \begin{array}{c} \downarrow \\ U \end{array}$$

$$\mathcal{A}_x^N \xrightarrow{(w_1, \dots, w_N)} \mathcal{S}_x \quad \begin{array}{c} \downarrow \\ U \end{array} \quad w_j F_{j,x} \in \mathcal{S}_x; \quad x \in U$$

(16j 6 N)

(La restriction F_{jU} d'un (pré)faisceau est par définition la collection des $F_j(V)$, $V \subset U$, considérée sur l'espace U , les F_x étant prises elles aussi pour $x \in U$).

c) libre de rang r s'il existe des générateurs globaux $F_1, \dots, F_r \in \mathcal{S}(X)$ tels que le morphisme du a) (avec $N = r$) soit un isomorphisme de \mathcal{A} -modules au dessus de X .

d) localement libre de rang r si tout point $x_0 \in X$ admet un voisinage U sur lequel il existe des générateurs locaux $F_1, \dots, F_r \in S(U)$ tels que le morphisme du b) (avec $N = r$) soit un isomorphisme de A -modules au dessus de U .

Par définition, si S est localement libre, il existe un recouvrement $(U_i)_{i \in I}$ par des ouverts sur lesquels S admet des systèmes libres de générateurs $F_1, \dots, F_r \in S(U_i)$. Comme les générateurs peuvent alors être exprimés de manière unique les uns en fonction des autres, il existe pour chaque paire (i, j) d'indices une unique matrice $r \times r$

$$G_{ij} = (G_{jk})_{1 \leq j, k \leq r}; \quad G_{jk} \in A(U_i \cap U_j);$$

telle que

$$F_k = \sum_{j=1}^r F_j G_{jk} \quad \text{sur } U_i \cap U_j;$$

En d'autres termes, on a un diagramme commutatif

$$\begin{array}{ccc} A_{jU_i}^r & \xrightarrow{F} & S_{jU_i \cap U_j} \\ \downarrow G & & \parallel \\ A_{jU_i \cap U_j}^r & \xrightarrow{F} & S_{jU_i \cap U_j} \end{array}$$

Il résulte aussitôt de l'égalité $G_{ij} = (F_j)^{-1} F_i$ que les matrices de transition G_{ij} sont inversibles et qu'elles satisfont les relations de transition

$$(3.6) \quad G_{ij} = G_{ik} G_{kj} \quad \text{sur } U_i \cap U_j \cap U_k$$

pour tous les indices $i, j, k \in I$. En particulier $G_{ii} = \text{Id}$ on U_i et $(G_{ij})^{-1} = G_{ji}$ sur $U_i \cap U_j$.

Réciproquement, si on se donne un système $G = (G_{jk})$ de matrices $r \times r$ inversibles ayant leurs coefficients dans $A(U_i \cap U_j)$ et satisfaisant les relations de transition (3.6), on peut définir un A -module localement libre S de rang r en prenant $S|_{U_i} \cong A_{jU_i}^r$ sur chaque ouvert, l'identification au dessus de $U_i \cap U_j$ étant donnée par l'isomorphisme G_{ij} : une section F de S sur un ouvert $U \subset X$ peut être vue simplement comme une collection de sections $F = (F_1, \dots, F_r)$ de

$A^{-1}(U \setminus U')$ satisfaisant les relations de transition $F_i = G_i F_j$ sur les intersections $U \setminus U' \setminus U''$.

(3.7) Remarque. Lorsque A est le faisceau des fonctions continues à valeurs dans $K = \mathbb{R}$ ou \mathbb{C} sur un espace topologique X , on voit aisément que la catégorie des faisceaux de A -modules localement libres de rang r sur X est équivalente à celle des r -brés vectoriels topologiques de rang r sur le corps K au dessus de X : à un faisceau localement libre E donné par les matrices de transition G_{ij} , il suffit de faire correspondre le r -bré vectoriel E obtenu en recollant les cartes $U_i \times K^r$ par la relation d'équivalence $(x; \xi) \sim (y; \eta)$, $x \in U_i$ et $y \in U_j$, si et seulement si $x = y$ et $\xi = G_{ij}(x) \eta$. Le quotient

$$E = \coprod (U_i \times K^r) / \sim$$

est le r -bré vectoriel recherché. De même, si A est le faisceau des fonctions C^1 sur une variété différentiable (resp. des fonctions holomorphes sur une variété analytique complexe), la catégorie de A -modules localement libres équivaut à celle des r -brés vectoriels différentiables (resp. holomorphes).

Une propriété élémentaire et fréquemment utilisée des faisceaux de modules localement de type fini est la suivante.

(3.8) Lemme. Soit S un faisceau de A -modules localement de type fini sur X et G_1, \dots, G_p des sections de $S(U)$ telles que les germes $G_{1;x_0}, \dots, G_{p;x_0}$ engendrent la fibre S_{x_0} en un point $x_0 \in U$. Alors il existe un voisinage V de x_0 tel que G_{1jV}, \dots, G_{pjV} engendrent S_x pour tout x dans V .

Démonstration. Soit W un voisinage de x_0 sur lequel S possède des générateurs $F_1, \dots, F_N \in S(W)$ engendrant S_{jW} . Comme les germes $G_{1;x_0}, \dots, G_{p;x_0}$ engendrent S_{x_0} , on peut trouver un voisinage $V \subset W$ de x_0 et des sections $H_{jk} \in A(V)$ telles que $F_j = \sum H_{jk} G_k$ sur V . On voit que les germes $G_{1;x}, \dots, G_{N;x}$ engendrent S_x pour tout $x \in V$.

3.C. Notion de module cohérent sur un faisceau d'anneaux

La notion de cohérence concerne les faisceaux de modules sur un faisceau d'anneaux. C'est une propriété semi-locale qui stipule grosso modo que le faisceau de modules en question possède une présentation finie en termes de générateurs et relations. Nous décrivons ici la définition et quelques propriétés basiques de cette notion, avant de nous concentrer dans la section suivante sur le cas des faisceaux de modules sur le faisceau d'anneau \mathcal{O}_X des fonctions holomorphes.

Si U est un ouvert de X et si $F_1, \dots, F_q \in \mathcal{S}(U)$ sont des sections de \mathcal{S} sur U , le noyau du morphisme de A -modules $F = (F_1, \dots, F_q) : A_{jU}^q \rightarrow \mathcal{S}_{jU}$ défini par

$$(3.9) \quad A(V)^q \ni (g_1, \dots, g_q) \mapsto \sum_{j=1}^q g_j F_{j|V} \in \mathcal{S}(V); \quad V \subset U$$

est un sous- A -module $R(F_1, \dots, F_q)$ de A_{jU}^q , appelé faisceau des relations entre les sections F_1, \dots, F_q .

(3.10) Définition. Un faisceau \mathcal{S} de A -modules sur X est dit cohérent si :

- a) \mathcal{S} est localement de type fini sur X ;
- b) pour tout sous-ensemble ouvert U de X et tout système de sections $F_1, \dots, F_q \in \mathcal{S}(U)$, le faisceau des relations $R(F_1, \dots, F_q)$ est localement de type fini sur U .

Soit $x_0 \in X$ un point fixé. Par l'hypothèse a), il existe un voisinage U de x_0 et des sections $F_1, \dots, F_q \in \mathcal{S}(U)$ réalisant un morphisme surjectif de A_{jU} -modules

$$F = (F_1, \dots, F_q) : A_{jU}^q \rightarrow \mathcal{S}_{jU};$$

et l'hypothèse b) implique que le noyau $R(F_1, \dots, F_q)$ de F est localement de type fini. Par conséquent, il existe un voisinage $V \subset U$ de x_0 et un morphisme surjectif

$$G : A_{jV}^p \rightarrow R(F_1, \dots, F_q)_{jV} \subset A_{jV}^q$$

sur le noyau de F au dessus de V . On voit ainsi qu'on obtient une présentation finie de \mathcal{S} au dessus de V , c'est-à-dire une suite exacte

de A_{jV} -modules

$$(3.11) \quad A_{jV}^p \rightarrow A_{jV}^q \rightarrow S_{jV} \rightarrow 0;$$

où G est donné par une matrice $p \times q$ de sections (G_{jk}) de $A(V)$ dont les colonnes $(G_{j1}), \dots, (G_{jp})$ sont des générateurs de $R(F_1, \dots, F_q)$.

Il est clair par définition que tout sous- A -module localement de type fini d'un A -module cohérent est cohérent (car la propriété b) s'hérite par passage à un sous- A -module). De là on déduit aisément :

(3.12) Théorème. Soit $\rho : F \rightarrow G$ un morphisme de A -modules cohérents. Alors $\text{Im } \rho$ et $\text{Ker } \rho$ sont des A -modules cohérents.

Démonstration. Il est clair que $\text{Im } \rho$ est un sous- A -module localement de type fini de G , donc il est cohérent. Soit $x_0 \in X$ et soient $F_1, \dots, F_q \in F(U)$ des générateurs de F sur un voisinage U de x_0 . En n , soient $G_1, \dots, G_r \in A(V)^q$ des générateurs de $R(F_1, \dots, F_q)_{jV}$ sur un voisinage $V \subset U$ de x_0 . Alors $\text{Ker } \rho$ est engendré au dessus de V par les sections

$$H_j = \sum_{k=1}^q G_{jk} F_k \in F(V); \quad 1 \leq j \leq r; \quad \text{où } G_j = (G_{j1}, \dots, G_{jq}).$$

Ceci montre que $\text{Ker } \rho \subset F$ est localement de type fini, donc $\text{Ker } \rho$ est cohérent.

(3.13) Théorème (Serre). Soit $0 \rightarrow F \rightarrow S \rightarrow G \rightarrow 0$ une suite exacte de A -modules. Si deux des A -modules F, S, G sont cohérents, alors les trois sont cohérents.

Démonstration. Si S et G sont cohérents, alors $F = \text{Ker}(S \rightarrow G)$ est cohérent par le théorème 3.13. Si S et F sont cohérents, alors G est localement de type fini; pour prouver la cohérence de G , soient $G_1, \dots, G_q \in G(U)$ et $x_0 \in U$. Alors il existe un voisinage V de x_0 et des sections $\mathcal{G}_1, \dots, \mathcal{G}_q \in S(V)$ qui sont envoyées sur $G_1, \dots, G_q \in G(V)$. Après rétrécissement éventuel de V , on peut supposer aussi que F_{jV} est engendré par des sections $F_1, \dots, F_p \in F(V)$. Alors $R(G_1, \dots, G_q)$ est la projection sur les q dernières composantes du sous-module $R(F_1, \dots, F_p, \mathcal{G}_1, \dots, \mathcal{G}_q) \subset A^{p+q}$, qui est de type fini

près de x_0 par cohérence de \mathcal{S} . Par conséquent $R(G_1; \dots; G_q)$ est de type fini près de x_0 et G est cohérent.

Finalement, supposons que F et G soient cohérents. Soit $x_0 \in X$ un point quelconque, et soient $F_1; \dots; F_p \in F(U)$ et $G_1; \dots; G_q \in G(U)$ des générateurs de F, G sur un voisinage U de x_0 . Il existe un voisinage $V \subset U$ de x_0 tel que $G_1; \dots; G_q$ admettent des relèvements $\mathcal{G}_1; \dots; \mathcal{G}_q \in S(V)$. Alors $(F_1; \dots; F_p; \mathcal{G}_1; \dots; \mathcal{G}_q)$ engendrent S_V , donc S est de type fini sur V .

Maintenant, soient $S_1; \dots; S_q$ des sections arbitraires de $S(U)$ et $\bar{S}_1; \dots; \bar{S}_q$ leurs images dans $G(U)$. Pour tout $x_0 \in U$, le faisceau des relations $R(\bar{S}_1; \dots; \bar{S}_q)$ est engendré par des sections $P_1; \dots; P_s \in A(V)^q$ sur un petit voisinage V de x_0 . Posons $P_j = (P_{jk})_{1 \leq k \leq q}$. Alors les sections $H_j = P_{j1}S_1 + \dots + P_{jq}S_q$, $1 \leq j \leq s$, sont envoyées sur 0 dans G , donc elles peuvent être vues comme des sections de F (ou plutôt des images de telles sections). La cohérence de F montre que $R(H_1; \dots; H_s)$ possède des générateurs $Q_1; \dots; Q_t \in A(W)^s$ sur un petit voisinage $W \subset V$ de x_0 . Alors il est facile de voir que $R(S_1; \dots; S_q)$ est engendré au dessus de W par les sections $R_j = \sum_{k=1}^t Q_{jk} P_k \in A(W)$, $1 \leq j \leq t$, par suite S est cohérent.

(3.14) Corollaire. Si F et G sont des sous- A -modules cohérent d'un A -module cohérent S , l'intersection $F \cap G$ est un A -module cohérent.

Démonstration. En effet, le faisceau intersection $F \cap G$ est le noyau du morphisme composé $F \rightarrow S \rightarrow S/G = G$, et on sait que S/G est cohérent par (3.13), donc le noyau $F \cap G$ de $F \rightarrow S/G$ est cohérent d'après (3.12).

3.D. Notion de faisceau cohérent d'anneaux. Un faisceau d'anneaux A est dit cohérent s'il est cohérent comme module sur lui-même. D'après la définition 3.11, ceci signifie que pour tout ouvert $U \subset X$ et tout système de sections $F_j \in A(U)$, le faisceau des relations $R(F_1; \dots; F_q)$ est localement de type fini sur U .

(3.15) Exemple et contre-exemple. Soit K un corps (par exemple \mathbb{R}) et X un espace topologique, qu'on prendra ici localement connexe (par exemple $X = \mathbb{R}^n$). Alors il est évident que le faisceau localement

constant $A = \underline{K}$ sur X est un faisceau cohérent d'anneaux. Si Y est une partie de X , on peut définir un sous-faisceau $A_Y \subset A$ en prenant pour $A_Y(U)$ l'ensemble des fonctions localement constantes sur $U \cap Y$ qui sont nulles sur $U \cap X \setminus Y$ (fonctions à support dans Y). On vérifie facilement que A_Y est un sous-faisceau d'anneaux qui n'est pas localement de type fini au voisinage d'un point x_0 de la frontière ∂Y si elle est non vide. En effet la fibre $(A_Y)_{x_0}$ est nulle par l'hypothèse de locale connexité de X , donc on ne peut pas trouver de section de $A_Y(V)$ sur un petit voisinage connexe de V qui puisse engendrer les fibres non nulles $(A_Y)_x$, $x \in Y \setminus V$. En fait A_Y est aussi un faisceau d'idéaux de A , et on peut donc considérer le A -module quotient A/A_Y . On verra alors que A/A_Y est bien localement de type fini (engendré par 1), mais il n'est pas cohérent sinon le noyau de $A \rightarrow A/A_Y$ le serait. Il faut avouer que ces exemples et contre-exemples ne sont pas parmi les plus passionnants du sujet...

Si A est un faisceau cohérent d'anneaux, les résultats du paragraphe 3.C impliquent que tout module libre $A^{\oplus p}$ est cohérent (et donc tout A -module localement libre est également cohérent). En conséquence :

(3.16) Théorème. Si A est un faisceau cohérent d'anneaux, tout sous-module localement de type fini de $A^{\oplus p}$ est cohérent. En particulier, si S est un A -module cohérent et $F_1, \dots, F_q \in S(U)$, le faisceau des relations $R(F_1, \dots, F_q) \subset A^{\oplus q}$ est lui aussi cohérent.

Soit S un A -module cohérent sur un faisceau cohérent d'anneaux A . Grâce à une itération de la construction (3.11), on voit que pour tout entier $m > 0$ et tout point $x_0 \in X$ il existe un voisinage V de x_0 sur lequel on a une suite exacte de faisceaux

$$(3.17) \quad A_{jV}^{\oplus p_m} \rightarrow F_{jV}^m \rightarrow A_{jV}^{\oplus p_{m-1}} \rightarrow \dots \rightarrow A_{jV}^{\oplus p_1} \rightarrow F_{jV}^1 \rightarrow A_{jV}^{\oplus p_0} \rightarrow S_{jV}^0 \rightarrow 0;$$

où F_j est donné par une matrice $(p_{j-1} \quad p_j)$ de sections de $A(V)$.

3.E. Faisceaux analytiques et théorème d'Oka. Beaucoup de propriétés des fonctions holomorphes qui seront étudiées ici se forment naturellement dans le cadre des faisceaux analytiques. Le théorème d'Oka [Oka, 1950] stipulant la cohérence du faisceau des fonctions holomorphes de n variables peut être considéré comme une extension profonde de la propriété de noethérienité vue à la Section 2.

(3.18) Définition. Soit M une variété analytique complexe de dimension n et soit \mathcal{O}_M le faisceau des germes de fonctions analytiques sur M . Un faisceau analytique sur M est un faisceau \mathcal{S} de modules sur le faisceau d'anneaux \mathcal{O}_M .

(3.19) Théorème d'Oka. Pour toute variété analytique complexe M , le faisceau d'anneaux \mathcal{O}_M est cohérent.

Soient $F_1, \dots, F_q \in \mathcal{O}(U)$. Puisque $\mathcal{O}_{M,x}$ est noethérien, on sait déjà que les bres $R(F_1, \dots, F_q)_x = \mathcal{O}_{M,x}^q$ sont de type n_i , mais le fait nouveau important exprimé par le théorème est que le faisceau des relations est localement de type n_i , c'est-à-dire que les mêmes générateurs peuvent être utilisés pour engendrer les bres dans un voisinage de chaque point.

Démonstration. Par récurrence sur $n = \dim_{\mathbb{C}} M$. Pour $n = 0$, les bres $\mathcal{O}_{M,x}$ se réduisent au corps des complexes \mathbb{C} et le résultat est trivial. Supposons maintenant que $n > 1$ et que le résultat ait déjà été démontré en dimension $n - 1$. Soit U un ouvert de M et $F_1, \dots, F_q \in \mathcal{O}_M(U)$. Pour montrer que $R(F_1, \dots, F_q)$ est localement de type n_i , on peut supposer que $U = \{z_n \neq 0\}$ est un polydisque de \mathbb{C}^n centré en $x_0 = 0$; après un changement de coordonnées et après une multiplication de F_1, \dots, F_q par des fonctions inversibles, on peut aussi supposer que F_1, \dots, F_q sont des polynômes de Weierstrass en z_n dont les coefficients sont dans $\mathcal{O}(U)$. Nous avons besoin d'un lemme.

(3.20) Lemme. Si $x = (x^0, x_n) \in U$, le $\mathcal{O}_{U,x}$ -module $R(F_1, \dots, F_q)_x$ est engendré par ceux de ses éléments dont les composantes sont des germes de polynômes analytiques dans $\mathbb{C}[z_n]$ dont le degré en z_n est au plus égal à \max des degrés de F_1, \dots, F_q .

Démonstration. Supposons par exemple que F_q soit degré maximal parmi les F_j . D'après le théorème de préparation de Weierstrass 1.1 et le lemme 1.9 appliqué en x , on peut écrire $F_{q;x} = f^{(q)}$ où $f^{(q)} \in \mathcal{O}_{0,x^0}[z_n]$, $f^{(0)}$ sont des polynômes de Weierstrass en x_n et $f^{(0)}(x) \neq 0$. Soient ν et ν_0 les degrés de $f^{(0)}$ et $f^{(0)}$ par rapport à z_n , de sorte que $\nu + \nu_0 = \nu$. Maintenant, prenons

$$(g^1; \dots; g^q) \in R(F_1; \dots; F_q)_x$$

Le théorème de division de Weierstrass donne

$$g^j = F_{q;x} t^j + r^j; \quad j = 1; \dots; q-1;$$

où $t^j \in \mathcal{O}_{0,x}$ et où $r^j \in \mathcal{O}_{0,x^0}[z_n]$ est un polynôme de degré $< \nu$. Pour $j = q$, décrivons $r^q = g^q + \sum_{j=0}^{q-1} t^j F_{j;x}$. On peut écrire

$$(3.21) \quad (g^1; \dots; g^q) = \sum_{j=0}^{q-1} t^j (0; \dots; F_q; \dots; 0; \dots; F_j)_x + (r^1; \dots; r^q)$$

où F_q est en position j dans le q -uplet figurant dans la sommation. Puisque ces q -uplets sont dans $R(F_1; \dots; F_q)_x$, on a $(r^1; \dots; r^q) \in R(F_1; \dots; F_q)_x$, donc

$$\sum_{j=0}^{q-1} F_{j;x} r^j + f^{(q)} = 0;$$

Comme la somme est un polynôme en z_n de degré $< \nu + \nu_0$, il résulte du lemme 1.9 que $f^{(q)}$ est un polynôme en z_n de degré $< \nu$. Maintenant, nous avons

$$(r^1; \dots; r^q) = 1 = f^{(0)}(f^{(0)1}; \dots; f^{(0)q})$$

où $f^{(0)j}$ est de degré $< \nu + \nu_0 = \nu$. En combinant ceci avec (3.21), le lemme s'ensuit.

Démonstration du théorème 3.19 (n). Si $g = (g^1; \dots; g^q)$ est un des polynômes de $R(F_1; \dots; F_q)_x$ décrits dans l'énoncé du lemme 3.20, on peut écrire

$$g^j = \sum_{0 \leq k \leq \nu} u^{jk} z_n^k; \quad u^{jk} \in \mathcal{O}_{0,x^0}$$

La condition pour que $(g^1; \dots; g^q)$ appartienne à $R(F_1; \dots; F_q)_x$ consiste par conséquent en $2 + 1$ conditions linéaires portant sur

le germe $u = (u^{jk})$, avec des coefficients dans $O(\mathbb{C}^n)$. D'après l'hypothèse de récurrence $O(\mathbb{C}^n)$ est cohérent et le théorème 3.16 montre que le module correspondant des relations est engendré $sO(\mathbb{C}^n)$, pour x^0 dans un voisinage U de 0, par un nombre fini de $(q - 1)$ -uplets $U_1, \dots, U_N \in O(\mathbb{C}^n)^q$. Grâce au lemme 3.20, $R(F_1, \dots, F_q)_x$ est engendré en chaque point $x \in U$ par les germes des polynômes associés

$$G_l(z) = \sum_{0 \leq k \leq q} U_l^{jk} (z^0) z_n^k; \quad z \in U; \quad 1 \leq l \leq N$$

(3.22) Propriété noethérienne forte Soit F un faisceau analytique cohérent sur une variété complexe M et $F_1 \subset F_2 \subset \dots$ une suite croissante de sous-faisceaux cohérents de F . Alors la suite (F_k) est stationnaire sur tout sous-ensemble compact de M .

Démonstration. Puisque F est localement un quotient d'un module libre O_M^q , on peut prendre les images réciproques des F_j dans O_M^q , ce qui nous ramène facilement au cas $F = O_M^q$, puis finalement à $F = O_M$, par des réductions faciles semblables à celles utilisées dans la démonstration du théorème 3.13. Supposons M connexe et $F_{k_0} \subset f_0$ pour un certain indice k_0 (sinon, il n'y a rien à démontrer). Grâce au théorème de prolongement analytique, on voit facilement que $F_{k_0, x} \subset f_0$ pour tout $x \in M$. Pour tout point $x \in M$, on peut donc prendre un polynôme de Weierstrass non nul $P \in F_{k_0}(V)$, $\deg_{z_n} P(z^0, z_n) = d$, dans un ouvert de coordonnées qui soit un voisinage $V = U(x)$ de centre x . Une division par P montre que pour $k > k_0$ et $x \in V$, toutes les fibres $F_{k, x}$ sont engendrées par P_x et par les polynômes de degré $< d$ en z_n à coefficients dans $O(\mathbb{C}^n)$. Ceci permet de raisonner par récurrence sur n , en considérant le $O(\mathbb{C}^{n-1})$ -module cohérent

$$F^0 = F \setminus Q \in O(\mathbb{C}^n); \quad \deg Q \leq d$$

et sa suite croissante de sous-faisceaux cohérents $F_k^0 = F_k \setminus F^0$. On conclut grâce à l'hypothèse de récurrence appliquée en dimension $n - 1$.

4. Ensembles analytiques complexes. Propriétés locales

4.A. Définition. Composantes irréductibles. Un ensemble analytique complexe est un ensemble qui peut être défini localement par un nombre fini d'équations holomorphes; un tel ensemble n'est en général pas une sous-variété lisse, mais une sous-variété avec singularités, précisément parce qu'aucune hypothèse n'est faite sur les différentielles des équations. Nous sommes intéressés à la fois par la description des singularités et par l'étude des propriétés algébriques des fonctions holomorphes sur les ensembles analytiques. Pour une étude plus détaillée, nous renvoyons le lecteur au séminaire de H. Cartan!

(4.1) Définition. Soit M une variété analytique complexe. Une partie $A \subset M$ est appelée ensemble analytique dans M si A est fermée et si pour tout point $x_0 \in A$ il existe un voisinage U de x_0 et des fonctions holomorphes g_1, \dots, g_N de $O(U)$ telles que

$$A \cap U = \{z \in U; g_1(z) = \dots = g_N(z) = 0\}$$

Alors $g_1 = \dots = g_N = 0$ est appelé système d'équations (locales) dans U .

Il est facile de voir qu'une réunion ou une intersection finie d'ensembles analytiques est analytique: si $(g_j^0), (g_k^{00})$ sont des équations de A^0, A^{00} dans l'ouvert U , alors le système constitué de tous les produits $(g_j^0 g_k^{00})$, resp. le système $(g_j^0) \cup (g_k^{00})$ constitue un système d'équations de $A^0 \cup A^{00}$, resp. de $A^0 \cap A^{00}$.

(4.2) Remarque. Supposons que M soit connexe. Le théorème du prolongement analytique montre que soit $A = M$, soit A n'a pas de point intérieur. Dans ce dernier cas, chaque intersection $A \cap U = g^{-1}(0)$ est contenue dans l'ensemble des zéros d'une fonction non nulle, laquelle s'écrit comme un produit $g_j(z) = u_j(z) P_j(z^0, z_n)$ d'un facteur inversible u_j par un polynôme de Weierstrass P_j non nul. Comme les zéros de $P_j(z^0, z_n)$ sont des points isolés lorsque z^0 est fixé, on voit facilement en prenant pour U un polydisque de coordonnées assez petit que $A \cap U = \bigcup_r (A \cap U_r)$ est connexe. Il en résulte facilement que $M \setminus A$ est connexe et que toute fonction $f \in O(M \setminus A)$ qui

est localement bornée près de A peut être prolongée en une fonction $f \in \mathcal{O}(M)$.

Nous focalisons maintenant notre attention sur les propriétés locales des ensembles analytiques. Par définition, un germe d'ensemble en un point $x \in M$ est une classe d'équivalence d'éléments de l'ensemble des parties $\mathcal{P}(M)$, avec $A \sim B$ s'il existe un voisinage ouvert V de x tel que $A \cap V = B \cap V$. Le germe d'un sous-ensemble $A \subset M$ en x sera noté $(A; x)$. Nous considérerons le plus souvent le cas où $A \subset M$ est un ensemble analytique dans un voisinage \mathcal{U} de x , et dans ce cas nous noterons $\mathcal{I}_{A;x}$ l'idéal des germes $f \in \mathcal{O}_{M;x}$ qui s'annulent sur $(A; x)$. Réciproquement, si $J = (g_1; \dots; g_N)$ est un idéal de $\mathcal{O}_{M;x}$, on notera $V(J); x$ le germe au point x de l'ensemble $V(J) = \{z \in U; g_1(z) = \dots = g_N(z) = 0\}$ des zéros de J , où U est un voisinage de x tel que $g_j \in \mathcal{O}(U)$. Il est facile de vérifier que le germe $(V(J); x)$ ne dépend pas du choix des générateurs de J . De plus, on voit immédiatement que

$$(4.3^0) \quad \text{pour tout idéal } J \text{ de l'anneau } \mathcal{O}_{M;x}, \quad \mathcal{I}_{V(J);x} \subset J,$$

$$(4.3^{09}) \quad \text{pour tout germe d'ensemble analytique } (A; x), \\ V(\mathcal{I}_{A;x}); x = (A; x).$$

(4.4) Définition. Un germe $(A; x)$ est dit irréductible s'il ne possède aucune décomposition $(A; x) = (A_1; x) \cap (A_2; x)$ en des ensembles analytiques $(A_j; x) \subsetneq (A; x)$, $j = 1; 2$.

(4.5) Proposition. Un germe $(A; x)$ est irréductible si et seulement si son idéal $\mathcal{I}_{A;x}$ est un idéal premier de l'anneau $\mathcal{O}_{M;x}$.

Démonstration. Rappelons qu'un idéal J est dit premier si $fg \in J$ implique $f \in J$ ou $g \in J$. Supposons que $(A; x)$ soit irréductible et que $fg \in \mathcal{I}_{A;x}$. Comme nous pouvons écrire

$$(A; x) = (A_1; x) \cap (A_2; x) \text{ avec } A_1 = A \setminus f^{-1}(0) \text{ et } A_2 = A \setminus g^{-1}(0);$$

on doit avoir par exemple $(A_1; x) = (A; x)$; donc $f \in \mathcal{I}_{A;x}$ et $\mathcal{I}_{A;x}$ est bien premier. Réciproquement, si $(A; x) = (A_1; x) \cap (A_2; x)$ avec $(A_j; x) \subsetneq (A; x)$, il existe $f \in \mathcal{I}_{A_1;x}$ et $g \in \mathcal{I}_{A_2;x}$ telles que $fg \in \mathcal{I}_{A;x}$. Cependant $fg \in \mathcal{I}_{A;x}$, donc $\mathcal{I}_{A;x}$ n'est pas un idéal premier.

(4.6) Théorème. Toute suite décroissante de germes d'ensembles analytiques $(A_k; x)$ est stationnaire.

Démonstration. En effet, la suite correspondante d'idéaux $J_k = I_{A_k; x}$ est croissante, donc $J_k = J_{k_0}$ pour $k > k_0$ assez grand par la propriété noethérienne de $O_{M; x}$. On en déduit que $(A_k; x) = V(J_k; x)$ est constant pour $k > k_0$. Ce résultat a les conséquences immédiates suivantes :

(4.7) Théorème. Tout germe d'ensemble analytique $(A; x)$ admet une décomposition

$$(A; x) = \bigcup_{k \in \mathbb{N}} (A_k; x)$$

où les germes $(A_j; x)$ sont irréductibles et où $(A_j; x) \subset (A_k; x)$ pour $j \leq k$. La décomposition est unique à l'ordre près.

Démonstration. Si $(A; x)$ peut être décomposé en plusieurs composantes, on redécompose celles qui peuvent l'être, et ce tant que l'une des composantes ainsi obtenues est réductible. Ce processus doit s'arrêter par le théorème 4.6, d'où l'existence de la décomposition. Pour vérifier l'unicité, supposons que $(A; x) = \bigcup_{k \in \mathbb{N}} (A_k^0; x)$, soit une autre décomposition. Puisque $(A_k; x) = \bigcup_{j \in \mathbb{N}} (A_k \setminus A_j^0; x)$, on doit avoir $(A_k; x) = (A_k \setminus A_{j(k)}^0; x)$ pour un certain $j = j(k)$, par conséquent $(A_k; x) = (A_{j(k)}^0; x)$, et de même $(A_{j(k)}^0; x) = (A_j; x)$ pour un certain j . Nécessairement $j = k$ et donc $(A_{j(k)}^0; x) = (A_k; x)$.

4.B. Structure locale d'un germe d'ensemble analytique

Nous allons décrire la structure locale d'un germe, à la fois du point de vue holomorphe et du point de vue topologique. Grâce à la décomposition précédente, on peut se restreindre au cas de germes irréductibles. Soit J un idéal premier de $O_n = O_{\mathbb{C}^n; 0}$ et soit $A = V(J)$ sa variété de zéros. On pose $A_k = J \setminus \{z_1, \dots, z_k\}$ pour tout $k = 0, 1, \dots, n$.

(4.8) Proposition. Il existe un entier d , une base (e_1, \dots, e_n) de \mathbb{C}^n et des coordonnées (z_1, \dots, z_n) correspondantes ayant les propriétés

suivantes : $J_d = f_0 g$ et pour tout entier $k = d + 1; \dots; n$ il existe un polynôme de Weierstrass $P_k \in J_k$ de la forme

$$(4.9) \quad P_k(z_1, \dots, z_k) = z_k^{s_k} + \sum_{j=1}^{s_k} a_{j;k}(z_1, \dots, z_{k-1}) z_k^{s_k - j}; \quad a_{j;k}(z_1, \dots, z_{k-1}) \in O_{k-1};$$

où $z_k := (z_1; \dots; z_{k-1})$, $a_{j;k}(z_k) = O(|z_k - 1|^j)$. De plus, la base $(e_1; \dots; e_n)$ peut être choisie arbitrairement proche de toute base donnée a priori $(e_1^0; \dots; e_n^0)$.

Démonstration. Par récurrence sur n . Si $J = J_n = f_0 g$, alors $d = n$ et il n'y a rien à démontrer. Sinon, choisissons un élément non nul $g_n \in J$ et un vecteur e_n tels que $C^3 \ni w \ni g_n(w e_n)$ s'annule au plus petit ordre possible s_n . Ce choix exclut au plus l'ensemble algébrique $g_n^{(s_n)}(v) = 0$, donc e_n peut être choisi arbitrairement proche de e_n^0 . Soient $(z_1; \dots; z_{n-1}; z_n)$ les coordonnées associées à la base $(e_1^0; \dots; e_{n-1}^0; e_n)$. Après multiplication par un élément inversible, on peut supposer que g_n est un polynôme de Weierstrass

$$P_n(z; z_n) = z_n^{s_n} + \sum_{j=1}^{s_n} a_{j;n}(z) z_n^{s_n - j}; \quad a_{j;n} \in O_{n-1};$$

et $a_{j;n}(z) = O(|z|^j)$ par la Remarque 2.7. Si $J_{n-1} = J \setminus C f_0 g = f_0 g$ alors $d = n - 1$ et la construction est terminée. Sinon on applique l'hypothèse de récurrence à l'idéal $J_{n-1} \in O_{n-1}$ pour trouver une nouvelle base $(e_1; \dots; e_{n-1})$ de $\text{Vect}(e_1^0; \dots; e_{n-1}^0)$, des coordonnées correspondantes $(z_1; \dots; z_{n-1})$ et des polynômes de Weierstrass $P_k \in J_k$, $d + 1 \leq k \leq n - 1$, comme stipulé dans le lemme.

(4.10) Corollaire. Posons $z^0 = (z_1; \dots; z_d)$, $z^{00} = (z_{d+1}; \dots; z_n)$, et soient θ^0 dans C^d , θ^{00} dans C^{n-d} des polydisques de centre θ et de rayons $r^0, r^{00} > 0$. Alors le germe $(A; 0)$ est contenu dans un cône $\{z^0\} \in C \{z^0\}$, $C = \text{constante}$, et la restriction de l'application de projection $C^n \rightarrow C^d$, $(z^0, z^{00}) \mapsto z^0$:

$$: A \setminus (\theta^0, \theta^{00}) \rightarrow \theta^0$$

est propre si r^{00} est assez petit et si $r^0 \in C$.

Démonstration. Les polynômes $P_k(z_1; \dots; z_{k-1}; z_k)$ s'annulent sur $(A; 0)$. D'après (4.9) et le lemme 2.17, tout point $z \in A$ satisfait

proche de 0 satisfait l'estimation

$$|z_k| \leq C_k(|z_1| + \dots + |z_{k-1}|); \quad d+1 \leq k \leq n;$$

donc $|z_j| \leq C_j$ et le corollaire s'ensuit.

Puisque $J_d = f \in \mathcal{O}_g$, nous avons un morphisme injectif d'anneaux

$$(4.11) \quad \mathcal{O}_d = \mathbb{C}[z_1; \dots; z_d] \xrightarrow{f} \mathcal{O}_n = J :$$

(4.12) Proposition. $\mathcal{O}_n = J$ est une extension algébrique entière nie de \mathcal{O}_d .

Démonstration. Soit $f \in \mathcal{O}_n$. Une division de f par P_n donne $f = P_n q_n + R_n$ avec un reste $R_n \in \mathcal{O}_{n-1}[z_n]$, $\deg_{z_n} R_n < s_n$. Des divisions des coefficients de R_n par P_{n-1}, P_{n-2} etc. :: fournissent

$$R_{k+1} = P_k q_k + R_k; \quad R_k \in \mathcal{O}_k[z_{k+1}; \dots; z_n];$$

où $\deg_{z_j} R_k < s_j$ pour $j > k$. Par conséquent

$$(4.13) \quad f = R_d + \sum_{k=d+1}^n P_k q_k = R_d \pmod{(P_{d+1}; \dots; P_n)} \in J$$

$d+1 \leq k \leq n$

et $\mathcal{O}_n = J$ est engendré comme \mathcal{O}_d -module par la famille nie de monômes $z_{d+1}^{d+1} \dots z_n^n$ avec $j < s_j$.

Comme J est premier, $\mathcal{O}_n = J$ est un anneau intègre. Nous noterons \mathbb{F} l'image d'un germe quelconque $f \in \mathcal{O}_n$ dans le quotient $\mathcal{O}_n = J$, et M_A et M_d les corps des quotients de $\mathcal{O}_n = J$ et \mathcal{O}_d respectivement (les éléments peuvent être vus comme des fonctions méromorphes, d'où l'usage de la lettre M). Alors $M_A = M_d[z_{d+1}; \dots; z_n]$ est une extension algébrique nie de M_d . Soit $q = [M_A : M_d]$ son degré et soient $\theta_1; \dots; \theta_q$ les plongements de M_A au dessus de M_d dans la clôture algébrique $\overline{M_A}$. Rappelons qu'un anneau factoriel est intégralement clos dans son corps des quotients ([Lang, 1965], Chap. VII). Par suite, tout élément de M_d qui est entier algébrique sur \mathcal{O}_d appartient en fait à \mathcal{O}_d . D'après le théorème de l'élément primitif, il existe une forme linéaire $u(z^0) = c_{d+1} z_{d+1} + \dots + c_n z_n$, $c_k \in \mathbb{C}$, telle que $M_A = M_d[u]$; en fait, u est de degré q si et seulement si $\theta_1 u; \dots; \theta_q u$ sont tous distincts, et ceci exclut au plus un nombre ni de sous-espaces vectoriels dans l'espace \mathbb{C}^{n-d} des coefficients $(c_{d+1}; \dots; c_n)$.

Comme $\theta \in O_n = J$ est entier algébrique sur l'anneau intégralement clos O_d , le polynôme irréductible unitaire W_u de θ sur M_d a ses coefficients dans O_d :

$$W_u(z^0, T) = T^q + \sum_{1 \leq j \leq q} a_j(z_1, \dots, z_d) T^{q-j}; \quad a_j \in O_d:$$

W_u est nécessairement un polynôme de Weierstrass, sinon il existerait une factorisation $W_u = W^0 Q$ dans $O_d[T]$ avec un polynôme de Weierstrass W^0 de degré $\deg W^0 < q = \deg \theta$ et $Q(0) \notin 0$, donc $W^0(\theta) = 0$, contradiction. De la même manière, on voit que z_{d+1}, \dots, z_n possèdent des équations irréductibles $W_k(z^0, z_k) = 0$ où $W_k \in O_d[T]$ est un polynôme de Weierstrass de degré $\deg z_k \leq q$, $d+1 \leq k \leq n$.

(4.14) Lemme. Soit $(z^0) \in O_d$ le discriminant de $W_u(z^0, T)$. Pour tout élément g de M_A qui est entier algébrique sur O_d (ou de façon équivalente sur $O_n = J$), on a $g \in O_d[\theta]$.

Démonstration. On a $(z^0) = \prod_{j < k} (z_k \theta - z_j \theta)^2 \notin 0$, et $g \in M_A = M_d[\theta]$ peut s'écrire

$$g = \sum_{0 \leq j \leq q-1} b_j \theta^j; \quad b_j \in M_d;$$

où b_0, \dots, b_{q-1} sont les solutions du système linéaire

$$k g = \sum_{k} b_j (z_k \theta)^j;$$

le déterminant (de type Van der Monde) est $\neq 0$. Il s'ensuit que les $b_j \in M_d$ sont des polynômes en $z_k \theta$ et $z_k \theta$, donc b_j est entier algébrique sur O_d . Comme O_d est intégralement clos, on a nécessairement $b_j \in O_d$, donc $g \in O_d[\theta]$.

En particulier, il existe des polynômes uniques $B_{d+1}, \dots, B_n \in O_d[T]$ de degrés $\deg B_k \leq q-1$, tels que

$$(4:15) \quad (z^0) z_k = B_k(z^0, u(z^0)) \pmod{J}:$$

Alors on a

$$(4:16) \quad (z^0)^q W_k(z^0, B_k(z^0, T)) = (z^0) \in \text{idéal } W_u(z^0, T) \text{ } O_d[T];$$

en e et, le membre de gauche est un polynôme $e \in \mathcal{O}_d[T]$ et admet la racine $T = \theta$ dans $\mathcal{O}_n = J$ puisque

$$B_k(z^0; \theta) = (z^0)^q = \theta_k \quad \text{et} \quad W_k(z^0; \theta_k) = 0 :$$

(4.17) Lemme. Considérons l'idéal

$$G = W_u(z^0; u(z^{0q})) ; (z^0)^q z_k - B_k(z^0; u(z^{0q})) \in J$$

et posons $m = \max_k q; (n-d)(q-1)g$. Pour tout germe $f \in \mathcal{O}_n$, il existe un unique polynôme $R \in \mathcal{O}_d[T]$, $\deg_T R < m$, tel que

$$(z^0)^m f(z) = R(z^0; u(z^{0q})) \pmod{G}$$

De plus $f \in J$ implique $R = 0$, donc $mJ \subset G$.

Démonstration. Grâce à (4.16) et à une substitution dz_k , on obtient $(z^0)^q W_k(z^0; z_k) \in G$. L'analogie de la formule (4.13) où P_k est remplacé par W_k donne

$$f = R_d + \sum_{d+1 \leq k \leq n} W_k \alpha_k ; \quad R_d \in \mathcal{O}_d[z_{d+1}; \dots; z_n];$$

avec $\deg_{z_k} R_d < \deg W_k < q$, donc $m f = m R_d \pmod{G}$. On peut par conséquent remplacer f par R_d et supposer que $f \in \mathcal{O}_d[z_{d+1}; \dots; z_n]$ est un polynôme de degré total $\leq (n-d)(q-1) < m$. Une substitution de z_k par $B_k(z^0; u(z^{0q})) = (z^0)^q$ donne $G \in \mathcal{O}_d[T]$ tel que

$$(z^0)^m f(z) = G(z^0; u(z^{0q})) \pmod{(z^0)^q z_k - B_k(z^0; u(z^{0q}))} :$$

Finalement, une division $G = W_u Q + R$ fournit le polynôme cherché $R \in \mathcal{O}_d[T]$. La dernière affirmation est claire : si $f \in J$ satisfait $(z^0)^m f(z) = R(z; u(z^{0q})) \pmod{G}$ pour $\deg_T R < q$, alors $R(z^0; \theta) = 0$, et comme $\theta \in \mathcal{O}_n = J$ est de degré q , on doit avoir $R = 0$. L'unicité de R se démontre d'une manière semblable.

(4.18) Théorème de paramétrisation locale. Soit J un idéal premier de \mathcal{O}_n et $A = V(J)$. Supposons que les coordonnées

$$(z^0, z^{0q}) = (z_1; \dots; z_d; z_{d+1}; \dots; z_n)$$

soient choisies comme indiqué plus haut. Alors l'anneau $\mathcal{O}_n = J$ est une extension entière nie de \mathcal{O}_d ; soit q le degré de l'extension et soit $(z^0) \in \mathcal{O}_d$ le discriminant du polynôme irréductible d'un élément primitif $u(z^{0q}) = \sum_{k>d} \alpha_k z_k$. Si z^0, z^{0q} sont des polydisques de

rayons suffisamment petits r^0, r^{00} et si $r^0 \in \mathbb{C}$ avec C assez grand, l'application de projection $\pi : A \setminus (\pi^{-1}(0)) \rightarrow \mathbb{C}$ est un revêtement ramifié à q feuillets, dont le lieu de ramification est contenu dans $S = \{z^0 = 0\}$. Ceci signifie que :

- a) le sous-ensemble ouvert $A_S = A \setminus (\pi^{-1}(S))$ est une variété de dimension d , dense dans $A \setminus (\pi^{-1}(0))$;
- b) $\pi : A_S \rightarrow \mathbb{C} \setminus S$ est un revêtement;
- c) les fibres $\pi^{-1}(z^0)$ ont exactement q éléments si $z^0 \notin S$ et au plus q si $z^0 \in S$:

De plus, A_S est un revêtement connexe de $\mathbb{C} \setminus S$, et $A \setminus (\pi^{-1}(0))$ est contenu dans un cône $\{z^0 \in \mathbb{C} \mid |z^0| \leq C\}$ (cf. Fig. 2).

Figure 2 . Revêtement ramifié de A sur \mathbb{C}^p

Démonstration. La démonstration est une généralisation de la preuve donnée pour le cas d'une hypersurface analytique (cf. (2.16)), et l'idée générale est la même, bien que les détails soient ici nettement plus techniques. Après une transformation linéaire des coordonnées z_{d+1}, \dots, z_n , on peut supposer que $u(z^{00}) = z_{d+1}$, donc $W_u = W_{d+1}$ et $B_{d+1}(z^0, T) = (z^0)T$. Grâce au lemme 4.17, on a

$$G = W_{d+1}(z^0, z_{d+1}); (z^0)z_k \in B_k(z^0, z_{d+1}) \quad k > d+2 \quad J; \quad \pi^m J \subset G :$$

On peut donc trouver un polydisque $U = \{z^0 \in \mathbb{C} \mid |z^0| \leq r^0, r^{00}\}$ de rayons r^0, r^{00} assez petits tel que $V(J) \cap V(G) \cap V(\pi^m J)$ dans U . Comme

$V(J) = A$ et $V(\) \setminus = S^{00}$, ceci implique

$$A \setminus V(G) \setminus (A \setminus) [(S^{00})$$

En particulier, l'ensemble $A_S = A \setminus (\ ^0_r S)^{00}$ situé au dessus de $\ ^0_r S$ coïncide avec $V(G) \setminus (\ ^0_r S)^{00}$, qui est l'ensemble des points $z \in \mathbb{C}^2$ défini par les équations

$$(4:19) \quad \begin{cases} (z^0) \in 0; W_{d+1}(z^0, z_{d+1}) = 0; \\ z_k = B_k(z^0, z_{d+1}) = (z^0); d+2 \leq k \leq n; \end{cases}$$

Comme (z^0) est le résultant de W_{d+1} et de $\ @W_{d+1} = \ @T$ on a

$$\ @W_{d+1} = \ @T(z^0, z_{d+1}) \in 0 \quad \text{sur } A_S:$$

Le théorème des fonctions implicites montre que z_{d+1} est localement fonction holomorphe de z^0 sur A_S , et la même affirmation vaut pour $z_k = B_k(z^0, z_{d+1}) = (z^0)$, $k > d+2$. Par suite A_S est une variété lisse, et pour $r \in \mathbb{C}$ petit, l'application de projection $\ : A_S \rightarrow \ ^0_r S$ est un difféomorphisme local et une application propre; d'après (4.19) les fibres $\ ^1(z^0)$ ont au plus q points correspondant à certaines des racines w de $W_{d+1}(z^0, w) = 0$. Comme $\ ^0_r S$ est connexe (Remarque 4.2), ou bien $A_S = \ ?$ ou bien l'application est un revêtement ayant un nombre de feuillettes $q^0 \leq q$ constant. Par ailleurs, si w est une racine de $W_{d+1}(z^0, w) = 0$ avec $z^0 \in \ ^0_r S$ and si on pose $z_{d+1} = w$, $z_k = B_k(z^0, w) = (z^0)$, $k > d+2$, la relation (4.16) montre que $W_k(z^0, z_k) = 0$, en particulier $|z_k| = O(|z^0|^{1=q})$ d'après le lemme 2.17. Pour z^0 assez petit, les q points $z = (z^0, z^0)$ définis de cette manière appartiennent à $\$, donc $q^0 = q$. La Propriété b) et les premières parties de a) et c) s'ensuivent. On a maintenant besoin du lemme suivant.

(4.20) Lemme. Si $J \in \mathcal{O}_n$ est premier et $A = V(J)$, alors $I_{A;0} = J$.

Démonstration. Il est évident que $I_{A;0} \subset J$. Maintenant, pour tout $f \in I_{A;0}$, la proposition 4.12 implique que f^e satisfait dans l'anneau \mathcal{O}_n une équation irréductible

$$f^r + b_1(z^0) f^{r-1} + \dots + b_r(z^0) = 0 \quad \text{mod } J):$$

Alors $b_r(z^0)$ s'annule sur $(A; 0)$ et la première partie de c) donne $b_r = 0$ sur ${}^0_r S$. Par conséquent $b_r = 0$ et l'irréductibilité de l'équation de \mathbb{P}^1 implique $r = 1$, de sorte que $2 \leq J$, ce qu'il fallait montrer.

Démonstration du théorème 4.18 (n). Il reste seulement à prouver que A_S est connexe et dense dans \mathbb{A}^n et que les branches $\gamma^1(z^0)$, $z^0 \in S$, ont au plus q éléments. Soient $A_{S;1}, \dots, A_{S;N}$ les composantes connexes de A_S . Alors $\gamma : A_{S;j} \rightarrow {}^0_r S$ est un revêtement à q_j feuillets, $q_1 + \dots + q_N = q$. Pour tout point $z^0 \in {}^0_r S$, il existe un voisinage U de z^0 tel que $A_{S;j} \cap \gamma^{-1}(U)$ soit une réunion disjointe de graphes $z^{00} = g_{j;k}(z^0)$ de fonctions analytiques $g_{j;k} \in O(U)$, $1 \leq k \leq q_j$. Si (z^{00}) est une forme linéaire arbitraire en z_{d+1}, \dots, z_n et $z^0 \in {}^0_r S$, on pose

$$P_{;j}(z^0, T) = \prod_{f(z^{00}) \in A_{S;j}} T - g_{j;k}(z^0) \quad ; \quad f(z^{00}) \in A_{S;j}$$

Ceci définit un polynôme en T dont les coefficients sont des fonctions holomorphes bornées sur ${}^0_r S$. Ces coefficients admettent des prolongements holomorphes à 0 (Remarque 4.2), donc $P_{;j} \in O({}^0)[T]$. Par construction, $P_{;j}(z^0, (z^{00}))$ s'annule identiquement sur $A_{S;j}$. Soit

$$P = \prod_{j=1}^N P_{;j} \quad ; \quad f(z) = (z^0) P(z^0, (z^{00}))$$

f s'annule sur

$$A_{S;1} \cup \dots \cup A_{S;N} \cup (S \cap \mathbb{A}^n)$$

le lemme 4.20 montre que $A_{S;0}$ est premier; comme $z^0 \in A_{S;0}$, on obtient $P_{;j}(z^0, (z^{00})) \in A_{S;0}$ pour un certain indice j . Ceci est une contradiction si $N > 2$ et si z^0 est choisi en sorte que z^0 sépare les points z^{00} de chaque branche $\gamma^1(z^0)$, pour une suite $z^0 \rightarrow 0$ dans ${}^0_r S$. Par conséquent $N = 1$, A_S est connexe, et pour tout $z^0 \in (C^n \setminus d)$ on a $P(z^0, (z^{00})) \in A_{S;0}$. Par construction $P(z^0, (z^{00}))$ s'annule sur A_S , donc aussi sur $\overline{A_S}$; par conséquent, pour tout $z^0 \in S$, la branche $\overline{A_S} \cap \gamma^{-1}(z^0)$ possède au plus q éléments, sinon en choisissant z^0 qui sépare $q+1$ de ces points on obtiendrait $q+1$ racines (z^{00}) de $P(z^0, T)$, contradiction. Supposons maintenant que A_S ne soit pas dense dans \mathbb{A}^n pour des polydisques arbitrairement

petits. Alors il existerait une suite $A \ni z = (z^0; z^0) \neq 0$ telle que $z^0 \in S$ et z^0 ne soit pas dans $F := \text{pr}^0 \overline{A_S} \setminus \pi^{-1}(z^0)$. La continuité des racines du polynôme $P(z^0; T)$ lorsque $z^0 \in S \ni z^0 \rightarrow z^0$ implique que l'ensemble des racines de $P(z^0; T)$ est (F) . Choisissons tel que $(z^0) \notin (F)$ pour tout z^0 . Alors $P(z^0; (z^0)) \neq 0$ pour tout z^0 et $P(z^0; (z^0)) \notin I_{A;0}$, contradiction.

À ce point, il nous faut observer que beaucoup des énoncés précédents tombent complètement en défaut dans le cas des ensembles analytiques réels. Dans \mathbb{R}^2 , par exemple, l'idéal premier $J = (x^5 + y^4)$ définit un germe irréductible de courbe $(A; 0)$ et on a une extension algébrique entière injective d'anneaux $\mathbb{R}[x, y] \rightarrow \mathbb{R}[x; y] = J$ qui est de degré 4; cependant, la projection de $(A; 0)$ sur le premier facteur, $(x; y) \mapsto x$, n'a pas un nombre de feuillets constant près de 0, et ce nombre n'est pas égal au degré de l'extension. De plus, l'idéal premier $J = (x^2 + y^2)$ a une variété de zéros $V(J)$ associée qui se réduit à $\{0\}$, donc $I_{A;0} = (x; y)$ contient strictement J , ce qui contraste avec le lemme 4.20.

Retournons maintenant à la situation complexe, qui est d'un comportement beaucoup plus simple. Le résultat obtenu au lemme 4.20 peut alors être étendu aux idéaux non premiers et on obtient le résultat important suivant :

(4.21) Théorème des zéros de Hilbert holomorphe

Pour tout idéal $J \subset \mathcal{O}_n$ on a

$$I_{V(J);0} = \overline{J}^p;$$

où \overline{J}^p est la racine de l'idéal J , c'est-à-dire l'ensemble des germes $f \in \mathcal{O}_n$ tels qu'une certaine puissance f^k appartient à J .

Démonstration. Soit $B = V(J)$. Si $f^k \in J$, alors f^k s'annule sur $(B; 0)$ et $f \in I_{B;0}$. Par conséquent $\overline{J}^p \subset I_{B;0}$. Réciproquement, c'est un fait algébrique général bien connu que \overline{J} est l'intersection de tous les idéaux premiers $P \subset J$ ([Lang, 1965], Chap. X). Pour un tel idéal $(B; 0) = \bigcap_{P \subset J} V(P); 0$, donc $I_{B;0} = \bigcap_{P \subset J} I_{V(P);0} = \bigcap_{P \subset J} P$ d'après le lemme 4.20. Par suite $I_{B;0} = \bigcap_{P \subset J} P = \overline{J}^p$ et le théorème est démontré.

En d'autres termes, si un germe $(B; 0)$ est défini par un idéal arbitraire $J \subset \mathcal{O}_n$ et si $f \in \mathcal{O}_n$ s'annule sur $(B; 0)$, alors une certaine puissance f^k appartient à J .

4.C. Points réguliers et singuliers. Dimension. Les puissants résultats qui précèdent nous permettent d'analyser avec précision les singularités d'un ensemble analytique. Donnons d'abord quelques définitions.

(4.22) Définition. Soit $A \subset M$ un ensemble analytique et $x \in A$. On dit que $x \in A$ est un point régulier de A si $A \setminus \{x\}$ est une sous-variété C -analytique lisse de M pour un voisinage assez petit de x . Sinon, on dit que x est un point singulier. Les sous-ensembles correspondants de A seront notés respectivement A_{reg} et A_{sing} .

Il est clair par définition que A_{reg} est un sous-ensemble ouvert de A , que A_{sing} est fermé, et que les composantes connexes de A_{reg} sont des sous-variétés C -analytique lisses de M non nécessairement fermées.

(4.23) Proposition. Si $(A; x)$ est irréductible, il existe des voisinages arbitrairement petits de x tels que $A_{\text{reg}} \setminus \{x\}$ soit une partie dense et connexe de $A \setminus \{x\}$.

Démonstration. Prenons U comme dans le théorème 4.18. Alors $A_S = A_{\text{reg}} \setminus \{x\} \cup \{x\}$, où A_S est connexe et dense dans $A \setminus \{x\}$; par suite $A_{\text{reg}} \setminus \{x\}$ a les mêmes propriétés.

(4.24) Définition. La dimension d'un germe d'ensemble analytique irréductible $(A; x)$ est définie par $\dim(A; x) = \dim(A_{\text{reg}}; x)$. Si $(A; x)$ a plusieurs composantes irréductibles $(A_i; x)$, on pose

$$\dim(A; x) = \max \{ \dim(A_i; x) \}; \quad \text{codim}(A; x) = n - \dim(A; x);$$

(4.25) Proposition. Soient $(B; x) \subset (A; x)$ des germes d'ensembles analytiques. Si $(A; x)$ est irréductible et $(B; x) \not\subset (A; x)$, alors $\dim(B; x) < \dim(A; x)$ et $B \setminus \{x\}$ est d'intérieur vide dans $A \setminus \{x\}$ pour tout voisinage suffisamment petit de x .

Démonstration. On peut supposer $x = 0$, $(A; 0) \subset (\mathbb{C}^n; 0)$ et $(B; 0)$ irréductible. Alors $\mathfrak{I}_{A;0}$, $\mathfrak{I}_{B;0}$ sont des idéaux premiers. On réalise

et B comme des revêtements ramifiés en choisissant des coordonnées adéquates, et on peut à chaque étape sélectionner des vecteurs de base $e_n; e_{n-1}; \dots$ qui conviennent simultanément pour A et B. Si $\dim B = \dim A$, le processus s'arrête en même temps pour A et B, de sorte qu'on obtient des revêtements ramifiés

$$\pi : A \setminus \{0\} \rightarrow \mathbb{C}^n; \quad \rho : B \setminus \{0\} \rightarrow \mathbb{C}^n$$

de lieux de ramifications $S_A; S_B$. Alors $B \setminus \rho^{-1}(S_B) \rightarrow \mathbb{C}^n$ est un sous-ensemble ouvert de la variété $A_S = A \setminus \pi^{-1}(S_A)$, par conséquent $B \setminus A_S$ est un sous-ensemble analytique de A_S d'intérieur non vide. La même conclusion vaut si $B \setminus A_S$ est supposé d'intérieur non vide dans $A \setminus A_S$. Comme A_S est connexe, on obtient $B \setminus A_S = A_S$, et comme $B \setminus A_S$ est fermé dans A_S on en déduit que $B \setminus A_S = \overline{A_S} = A \setminus A_S$, donc $(B; 0) = (A; 0)$, en contradiction avec l'hypothèse.

(4.26) Exemple : paramétrisation des courbes analytiques

Supposons que $(A; 0)$ soit un germe irréductible de courbe analytique ($\dim(A; 0) = 1$). Si le disque $0 < |t| < r$ est choisi assez petit pour que $S = f=0$, alors A_S est un revêtement connexe de $0 < |t| < r$ à q feuillets. Par conséquent, il existe un isomorphisme de revêtements entre A_S et le revêtement standard

$$\pi : (r, r) \rightarrow f=0; \quad t \mapsto t^q; \quad r^q = \text{rayon de } \mathbb{C}^n,$$

c'est-à-dire une application $\pi : (r, r) \rightarrow A_S$ telle que $\pi(t) = t^q$. Cette application s'étend en une application holomorphe bijective $\pi : (r, r) \rightarrow A \setminus A_S$ avec $\pi(0) = 0$. Ceci signifie que tout germe irréductible de courbe peut être paramétré par une application holomorphe bijective définie sur un disque de \mathbb{C} . On peut encore dire que la courbe est paramétrée par une application multi-valuée $t \mapsto (t^{1/q})$ (avec toutes les déterminations possible de la racine q-ième), de sorte que les séries de Taylor des composantes $\pi(t) = \sum_{p=1}^{+1} a_{j;s} t^s$ fournissent des développements de Puiseux

$$z_j = \sum_{p=1}^{+1} a_{j;s} t^{s/q}; \quad 1 \leq j \leq n$$

pour les coordonnées des points $z = (z_1; \dots; z_n) \in A \setminus A_S$.

4.D. Cohérence des faisceaux d'idéaux. Soit A un ensemble analytique dans une variété complexe M . Le faisceau d'idéaux I_A est le sous-faisceau de \mathcal{O}_M consistant en les germes de fonctions holomorphes de M qui s'annulent sur A . Ses fibres sont les idéaux $I_{A;x}$ déjà considérés; observons bien sûr que $I_{A;x} = \mathcal{O}_{M;x}$ si $x \notin A$. Si $x \in A$, on note $\mathcal{O}_{A;x}$ l'anneau des germes de fonctions sur $(A; x)$ qui peuvent s'étendre en des germes de fonctions holomorphes sur $(M; x)$. Par définition, il y a un morphisme surjectif $\mathcal{O}_{M;x} \rightarrow \mathcal{O}_{A;x}$ dont le noyau est $I_{A;x}$, donc

$$(4.27) \quad \mathcal{O}_{A;x} = \mathcal{O}_{M;x} / I_{A;x}; \quad x \in A;$$

c'est-à-dire que $\mathcal{O}_A = (\mathcal{O}_M / I_A)_{jA}$. Puisque $I_{A;x} = \mathcal{O}_{M;x}$ pour $x \notin A$, le faisceau quotient \mathcal{O}_M / I_A est nul sur $M \setminus A$.

(4.28) Théorème (Cartan [67], 1950). Pour tout ensemble analytique $A \subset M$, le faisceau d'idéaux I_A est un faisceau analytique cohérent.

Démonstration. Il suffit de prouver le résultat lorsque A est un sous-ensemble analytique d'un voisinage de 0 dans \mathbb{C}^n . Si $(A; 0)$ n'est pas irréductible, il existe un voisinage U tel que $A \setminus U = A_1 \cup \dots \cup A_N$ où les A_k sont des ensembles analytiques dans U et $(A_k; 0)$ est irréductible. On a $I_{A \setminus U} = \bigcap I_{A_k}$, donc d'après le Cor. 3.14 on peut supposer que $(A; 0)$ est irréductible. On peut alors choisir des coordonnées z^0, z^{00} , des polydisques U, U^{00} et un élément primitif $u(z^{00}) = c_{d+1} z_{d+1}^{00} + \dots + c_n z_n^{00}$ tel que le théorème 4.18 s'applique. Puisque $(z^0) = \sum_{j < k} (c_k \theta_j - c_j \theta_k)^2$, on voit que (z^0) est en fait un polynôme en les θ_j avec des coefficients dans \mathcal{O}_d . La même propriété est vraie pour les coefficients des polynômes $W_u(z^0, T)$ et $B_k(z^0, T)$ qui s'expriment en termes des fonctions symétriques élémentaires des θ_j . On suppose que U est choisi suffisamment petit pour que tous les coefficients de ces polynômes de $\mathcal{O}_d[c_{d+1}; \dots; c_n]$ soient dans $\mathcal{O}(U)$. Soit $c \in \mathcal{O}(U)$ un des coefficients non nuls apparaissant dans $W_u = \sum c_j z_j^{00}$. De plus, soient $G_1; \dots; G_N \in \mathcal{O}(U)[z^{00}]$ les coefficients des monômes z^0 apparaissant dans les développements des fonctions $W_u(z^0, u(z^{00}))$ ou $(z^0) z_k = B_k(z^0, u(z^{00}))$. Il est clair que $G_1; \dots; G_N$

s'annulent sur $A \setminus \Sigma$. Nous allons montrer que

$$(4.29) \quad I_{A;x} = \{f \in \mathcal{O}_{M;x} \mid f \in (G_{1;x}; \dots; G_{N;x})\} :$$

Ceci implique que le faisceau \mathcal{I}_A est la projection sur le premier facteur du faisceau des relations $R(\Sigma; G_1; \dots; G_N) \subset \mathcal{O}^{N+1}$, qui est cohérent par le théorème d'Oka; le théorème 4.28 en résultera alors.

On démontre d'abord que l'inclusion $I_{A;x} \subset \{f \in \mathcal{O}_{M;x} \mid f \in (G_{1;x}; \dots; G_{N;x})\}$ a bien lieu dans (4.29). En effet, si $f \in (G_{1;x}; \dots; G_{N;x})$, alors f s'annule sur $A \cap \{f = 0\}$ dans un certain voisinage de x . Comme $(A \setminus \Sigma) \cap \{f = 0\}$ est dense dans $A \setminus \Sigma$, on en conclut que $f \in I_{A;x}$.

Pour démontrer l'autre inclusion $I_{A;x} \subset \{f \in \mathcal{O}_{M;x} \mid f \in (G_{1;x}; \dots; G_{N;x})\}$, on reprend la démonstration du lemme 4.17 avec quelques modifications. Soit $x \in A$ un point fixé. Au point x , les polynômes irréductibles $W_u(z^0, T)$ et $W_k(z^0, T)$ des éléments u et x_k de $\mathcal{O}_{M;0} = \mathcal{O}_{A;0}$ se décomposent en

$$\begin{aligned} W_u(z^0, T) &= W_{u;x}(z^0, T) \prod_{\alpha} (z^0 - u(x^{\alpha})) Q_{u;x}(z^0, T) \prod_{\beta} (z^0 - u(x^{\beta})) ; \\ W_k(z^0, T) &= W_{k;x}(z^0, T) \prod_{\alpha} (z^0 - x_k) Q_{k;x}(z^0, T) \prod_{\beta} (z^0 - x_k) ; \end{aligned}$$

où $W_{u;x}(z^0, T)$ et $W_{k;x}(z^0, T)$ sont des polynômes de Weierstrass en T , et $Q_{u;x}(x^0, 0) \neq 0$, $Q_{k;x}(x^0, 0) \neq 0$. Pour tout $z^0 \in \mathcal{O}_x$, les racines de $W_u(z^0, T)$ sont les valeurs $u(z^{\alpha})$ en tous les points $z \in A \setminus \Sigma^{-1}(z^0)$. Comme A est fermé, tout point $z \in A \setminus \Sigma^{-1}(z^0)$ avec z^0 proche de x^0 doit être dans un petit voisinage de l'un des points $y \in A \setminus \Sigma^{-1}(x^0)$. Choisissons $c_{d+1}; \dots; c_n$ tels que la forme linéaire $u(z^{\alpha})$ sépare tous les points de la fibre $A \setminus \Sigma^{-1}(x^0)$. Alors, pour une racine $u(z^{\alpha})$ de $W_{u;x}(z^0, T) \prod_{\beta} (z^0 - u(x^{\beta}))$, le point z doit être dans un voisinage de $y = x$, sinon $u(z^{\alpha})$ serait proche de $u(y^{\alpha}) \neq u(x^{\alpha})$ et le polynôme de Weierstrass $W_{u;x}(z^0, T) \prod_{\beta} (z^0 - u(x^{\beta}))$ aurait une racine loin de 0, en contradiction avec le lemme 2.17. Réciproquement, si $z \in A \setminus \Sigma^{-1}(z^0)$ est proche de x , alors $Q_{u;x}(z^0, u(z^{\alpha})) \prod_{\beta} (z^0 - u(x^{\beta})) \neq 0$ et $u(z^{\alpha})$ est une racine de $W_{u;x}(z^0, T) \prod_{\beta} (z^0 - u(x^{\beta}))$. De tout ceci, on déduit que tout polynôme $P(z^0, T) \in \mathcal{O}_{0;x}[T]$ tel que $P(z^0, u(z^{\alpha})) = 0$ sur $(A; x)$ est un multiple de $W_{u;x}(z^0, T) \prod_{\beta} (z^0 - u(x^{\beta}))$, car les racines de ce dernier polynôme sont simples pour z^0 dans l'ensemble dense $\mathcal{O}_x \setminus \Sigma(x)$. En particulier $\deg P < \deg W_{u;x}$ implique $P = 0$ et

$$(z^0)^q W_{k;x}(z^0, B_k(z^0, u(z^{\alpha}))) = (z^0)^q \prod_{\alpha} (z^0 - x_k)$$

est un multiple de $W_{u;x} z^0, T u(x^{00})$. Si on remplace W_u, W_k par $W_{u;x}, W_{k;x}$ respectivement, la démonstration du lemme 4.17 montre que pour tout $f \in O_{M;x}$ il existe un polynôme $R \in O_{0,x^0}[T]$ de degré $\deg R < \deg W_{u;x}$ tel que

$$(z^0)^m f(z) = R(z^0, u(z^{00})) \text{ modulo l'idéal } \\ W_{u;x} z^0, u(z^{00}) - u(x^{00}); (z^0)z_k - B_k z^0, u(z^{00});$$

et $f \in I_{A;x}$ implique $R = 0$. Comme $W_{u;x}$ divise W_u seulement par un élément inversible de $O_{M;x}$, on en déduit

$$\bigcap_{x \in X} I_{A;x} = \bigcap_{x \in X} (G_{1;x}; \dots; G_{N;x});$$

Ceci est vrai pour un ouvert dense de coefficients $c_{d+1}; \dots; c_n$, par conséquent en exprimant les coefficients comme des fonctions d'interpolation des valeurs c en des points c ad hoc on obtient

$$I_{A;x} = (G_{1;x}; \dots; G_{N;x}) \text{ pour tout } x \in X;$$

(4.30) Théorème A_{sing} est un sous-ensemble analytique de A .

Démonstration. L'énoncé est local. Supposons d'abord que $(A; 0)$ soit un germe irréductible dans C^n . Soit $g_1; \dots; g_N$ les générateurs du faisceau \mathcal{O}_A sur un voisinage de 0. Posons $d = \dim A$. Dans un voisinage de tout point $x \in A_{\text{reg}} \setminus \{0\}$, A peut être défini par des équations holomorphes $u_1(z) = \dots = u_{n-d}(z) = 0$ telles que $du_1; \dots; du_{n-d}$ sont linéairement indépendantes. Comme $u_1; \dots; u_{n-d}$ sont engendrés par $g_1; \dots; g_N$, on peut extraire une sous-famille $g_{j_1}; \dots; g_{j_{n-d}}$ qui a au moins un déterminant jacobien non nul de rang $n-d$ en x . Par suite $A_{\text{sing}} \setminus \{0\}$ est défini par les équations

$$\det \frac{\partial g_j}{\partial z_k} \Big|_{\substack{j \in J \\ k \in K}} = 0; \\ J \in \{1; \dots; N\}; K \in \{1; \dots; n\}; |J| = |K| = n-d;$$

Supposons maintenant que $(A; 0) = \bigcup_{S \subset \{1; \dots; N\}} (A_S; 0)$ avec $(A_S; 0)$ irréductible. Le germe d'un ensemble analytique irréductible en un point régulier est irréductible, donc tout point qui appartient simultanément à au

moins deux composantes est singulier. Par conséquent

$$(A_{\text{sing}}; 0) = \sum (A_{\cdot; \text{sing}}; 0) \left[\sum_{k \in \mathbb{N}} (A_k \setminus A_{\cdot}; 0); \right.$$

et A_{sing} est analytique.

On donne maintenant une caractérisation des points réguliers en termes d'une propriété algébrique simple de l'anneau $\mathcal{O}_{A;x}$.

(4.31) Proposition. Soit $(A; x)$ un germe d'ensemble analytique de dimension d et soit $\mathfrak{m}_{A;x} \subset \mathcal{O}_{A;x}$ l'idéal maximal des fonctions qui s'annulent en x . Alors $\mathfrak{m}_{A;x}$ ne peut avoir moins de d générateurs et $\mathfrak{m}_{A;x}$ possède d générateurs si et seulement si x est un point régulier.

Démonstration. Si $A \subset \mathbb{C}^n$ est une sous-variété de dimension d dans un voisinage de x , il existe des coordonnées locales centrées en x telles que A soit donné par les équations $z_{d+1} = \dots = z_n$ près de $z = 0$. Alors $\mathcal{O}_{A;x} \cong \mathcal{O}_d$ et $\mathfrak{m}_{A;x}$ est engendré par z_1, \dots, z_d . Réciproquement, supposons que $\mathfrak{m}_{A;x}$ possède s générateurs $g_1(z), \dots, g_s(z)$ dans $\mathcal{O}_{A;x} = \mathcal{O}_{\mathbb{C}^n;x} / \mathfrak{I}_{A;x}$. Si l'on choisit $x = 0$ comme origine pour simplifier, on peut écrire

$$z_j = \sum_{k=1}^s u_{jk}(z) g_k(z) + f_j(z); \quad u_{jk} \in \mathcal{O}_n; f_j \in \mathfrak{I}_{A;0}; 1 \leq j \leq n;$$

Alors il vient $dz_j = \sum_{k=1}^s u_{jk}(0) dg_k(0) + df_j(0)$, de sorte que le rang du système de différentielles $df_j(0) \ (1 \leq j \leq n)$ est au moins égal à s . Supposons par exemple que $df_1(0), \dots, df_{n-s}(0)$ soient linéairement indépendantes. D'après le théorème des fonctions implicites, les équations $f_1(z) = \dots = f_{n-s}(z) = 0$ définissent un germe de sous-variété de dimension contenant $(A; 0)$, donc $s > d$ et $(A; 0)$ est égal à cette sous-variété si $s = d$.

(4.32) Corollaire. Soit $A \subset M$ un ensemble analytique de dimension pure d et soit $B \subset A$ un sous-ensemble analytique de codimension p dans A . Alors, en tant que $\mathcal{O}_{A;x}$ -module, l'idéal $\mathfrak{I}_{B;x}$ ne peut être engendré par moins de p générateurs en tout point $x \in B$, et par moins de $p + 1$ générateurs en tout point $x \in B_{\text{reg}} \setminus A_{\text{sing}}$.

Démonstration. Supposons que l'idéal $\mathfrak{m}_{B;x}$ admette s générateurs $(g_1; \dots; g_s)$ en x . D'après la cohérence de \mathfrak{m}_B ces germes engendrent aussi \mathfrak{m}_B dans un voisinage de x , donc on peut supposer que x est un point régulier de B . Alors il existe des coordonnées locales $(z_1; \dots; z_n)$ de M centrées en x telles que $(B;x)$ soit défini par $z_{k+1} = \dots = z_n = 0$, où $k = \dim(B;x)$. Alors l'idéal maximal $\mathfrak{m}_{B;x} = \mathfrak{m}_{A;x} \cap \mathfrak{m}_{B;x}$ est engendré par $z_1; \dots; z_k$, de sorte que $\mathfrak{m}_{A;x}$ est engendré par $(z_1; \dots; z_k; g_1; \dots; g_s)$. D'après la proposition 4.31, on obtient $k + s > d$, donc $s > d - k > p$, et les inégalités sont strictes lorsque $x \in A_{\text{sing}}$.

5. Appendice : espaces étalés et revêtements

Pour la commodité du lecteur, nous rappelons ici quelques résultats basiques sur les revêtements et les espaces étalés. Ces notions ne font intervenir que les concepts généraux de la topologie.

5.A. Un aperçu de la théorie des revêtements. Étant donnés deux espaces topologiques X et B , un revêtement $X \rightarrow B$ peut être vu intuitivement comme un espace X constitué d'un empilement local de couches, appelées aussi feuillets, localement homéomorphes à B et homéomorphes entre elles. Le nombre de feuillets est supposé partout le même. La définition précise d'un revêtement est la suivante. Tous les espaces qui interviendront dans cette section seront supposés séparés et localement connexes.

(5.1) Définition. Soit $\pi : X \rightarrow B$ une application continue entre espaces topologiques (séparés et localement connexes), et soit un ensemble (considéré comme un espace topologique avec la topologie discrète). On dit que $\pi : X \rightarrow B$ est un revêtement de fibre typique F si la condition suivante est satisfaite :

(R) Pour tout point y_0 dans B , il existe un voisinage ouvert V tel que $\pi^{-1}(V)$ puisse s'écrire comme une réunion disjointe $\pi^{-1}(V) = \bigcup_{j \in F} U_j$ d'ouverts U_j deux à deux disjoints, $j \in F$, et tel que la restriction $\pi|_{U_j} : U_j \rightarrow V$ soit un homéomorphisme pour tout j .

Cette condition implique que $\pi^{-1}(V)$ est homéomorphe au produit $V \times F$. Un tel voisinage V sera appelé un voisinage adapté (au revêtement π). L'espace B est appelé la base du revêtement $\pi : X \rightarrow B$, l'espace total du revêtement. Les ouverts U_j sont les feuilletés situés au dessus de V .

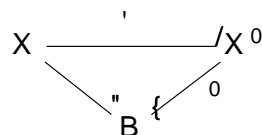
Figure 3 . Revêtement $\pi : X \rightarrow B$ de fibre F

[Nota. Le dessin ci-dessus est quelque peu simpliste ; la propriété de revêtement ne serait pas vérifiée sur les extrémités gauche et droite des U_j telles qu'elles sont figurées ici...]

On notera que l'on peut toujours rétrécir le voisinage V en un voisinage ouvert $V^0 \subset V$: la définition est alors satisfaite avec $U_j^0 = U_j \setminus \pi^{-1}(V^c) = (\pi^{-1}(V^0)) \cap U_j$. On dit que le revêtement $\pi : X \rightarrow B$ est trivial si on peut choisir $V = B$, en sorte que X s'identifie au produit $B \times F$, et à la première projection $B \times F \rightarrow B$.

Comme B est localement connexe, on peut choisir V connexe, et les ouverts U_j sont alors nécessairement les composantes connexes de $\pi^{-1}(V)$. On dit que les ouverts U_j sont les feuilletés du revêtement au dessus de l'ouvert V . Si F est un ensemble fini de cardinal N , on dit que π est un revêtement à N feuilletés (ou encore, un revêtement de degré N).

(5.2) Définition. Étant deux donnés deux revêtements $\pi : X \rightarrow B$ et $\pi^0 : X^0 \rightarrow B$ de base B , on appelle homomorphisme entre ces revêtements tout diagramme commutatif



autrement dit une application continue $\pi : X \rightarrow X^0$ telle que $\pi^{-1} = \pi$. On dit qu'il s'agit d'un isomorphisme de revêtements si π est un homéomorphisme, et on dit que π est un automorphisme du revêtement $\pi : X \rightarrow B$ si c'est un isomorphisme du revêtement sur lui-même ($X^0 = X$ et $\pi^0 = \pi$).

Étant donné un homomorphisme π de revêtements, tout point $b \in B$ admet un voisinage connexe V qui est adapté à la fois pour π et π^0 , de sorte qu'on a des décompositions en feuillettes

$$\pi^{-1}(V) = \bigcup_{j \in J} U_j; \quad \pi^0{}^{-1}(V) = \bigcup_{k \in F^0} U_k^0,$$

et la propriété de commutation $\pi^0 \pi^{-1} = \pi^{-1}$ implique que π^{-1} envoie homéomorphiquement chaque feuillet U_j sur une certaine feuille $U_{k(j)}^0$ via $\pi^0 \pi^{-1}$. Il en résulte que $\pi^{-1}(X)$ est une partie à la fois ouverte et fermée de X^0 (c'est une réunion de feuillettes ouvertes, et son complémentaire est la réunion des feuillettes ouvertes qui ne sont pas atteints). En particulier, si X^0 est connexe, tout homomorphisme de revêtement est nécessairement surjectif.

On notera $G = \text{Aut}(\pi)$ l'ensemble des automorphismes du revêtement $\pi : X \rightarrow B$. C'est clairement un groupe pour la composition des applications. On l'appelle le groupe du revêtement. Ce groupe permet de définir une relation d'équivalence R comme suit : $x_1 R x_2$ si et seulement si il existe un automorphisme $\sigma \in \text{Aut}(\pi)$ tel que $x_2 = \sigma(x_1)$. On note alors X/G l'espace topologique quotient. Il est facile de voir que l'application passée au quotient $\pi^- : X/G \rightarrow B$ est encore un revêtement, avec les éléments des fibres identifiés entre eux chaque fois qu'un automorphisme permet de passer de l'un à l'autre.

(5.3) Définition. On dit que le revêtement $\pi^- : X/G \rightarrow B$ est galoisien si le groupe $G = \text{Aut}(X)$ agit transitivement sur les fibres $\pi^{-1}(y)$, $y \in B$.

Autrement dit, le revêtement π^- est galoisien si $\pi^- : X/G \rightarrow B$ est un homéomorphisme; on a alors $B \cong X/G$ et π^- s'identifie à l'application de passage au quotient $X \rightarrow X/G$. On notera qu'un revêtement trivial $B \times F \rightarrow B$ de base B connexe est galoisien de groupe

$S_F =$ ensemble des permutations de F . Cet exemple est assez atypique dans la mesure où X n'est pas connexe (si $\text{card} F > 2$), et où le groupe $G = S_F$ a éventuellement plus d'éléments que les fibres elles-mêmes (si $\text{card} F > 3$). Ceci ne se produit pas si X et B sont connexes :

(5.4) Proposition. Si $\pi : X \rightarrow B$ est un revêtement d'espace total connexe, alors deux automorphismes, σ, τ qui coïncident en un point $x_0 \in X$ sont égaux. En particulier, pour chaque fibre $\pi^{-1}(y)$, l'application

$$G_y : \pi^{-1}(y) \rightarrow \pi^{-1}(y); x \mapsto \sigma(x)$$

est injective et $\text{card} G_y \leq \text{card} \pi^{-1}(y)$.

Démonstration. En x_0 et l'ensemble $A = \{x \in X; \sigma(x) = \tau(x)\}$ est un fermé, et c'est aussi un ouvert du fait de la propriété d'homéomorphie locale de π qui fait que si σ, τ coïncident en un point d'une feuille connexe U_j , alors ils coïncident sur U_j toute entière.

La proposition précédente montre que $\text{Aut}(\pi)$ agit sans point fixe sur X , c'est-à-dire que seul l'automorphisme identique a des points fixes. Inversement :

(5.5) Théorème. Soit X un espace connexe (localement connexe et séparé), et G un groupe discret agissant continûment sur X , c'est-à-dire encore un groupe d'homéomorphismes de X . On dit que le groupe agit proprement sans point fixe si la condition suivante est satisfaite : pour tout point $x_0 \in X$, il existe un voisinage ouvert U tel que les images $\sigma(U)$, $\sigma \in G$, soient deux à deux distinctes. Si c'est le cas, alors l'application de passage au quotient $\pi : X \rightarrow B = X/G$ (par la relation $x_1 \sim x_2$ si et seulement si $x_2 = \sigma(x_1)$ pour un certain $\sigma \in G$) est un revêtement galoisien de groupe G .

Démonstration. La preuve est très facile et les détails seront laissés au lecteur. Si U est un voisinage ouvert comme dans la définition, alors $V = \bigcup_{\sigma \in G} \sigma(U)$ est un voisinage ouvert adapté de $y_0 = \pi(x_0) \in B = X/G$, et $\pi^{-1}(V) = \bigcup_{\sigma \in G} \sigma(U)$.

(5.6) Exemple. L'application exponentielle $\exp : \mathbb{C} \rightarrow \mathbb{C}^*$, $z \mapsto e^z$ identifie \mathbb{C} au quotient $\mathbb{C}^*/2\pi i\mathbb{Z}$. C'est un revêtement galoisien de groupe \mathbb{Z} , dont les automorphismes sont les translations $z \mapsto z + 2\pi ik$, $k \in \mathbb{Z}$.

(5.7) Exemple. De même, pour tout entier n , l'application $\exp_n : \mathbb{C} \rightarrow \mathbb{C}^*$, $z \mapsto z^n$ est un revêtement. Le groupe du revêtement est constitué des automorphismes $z \mapsto uz$, $u^n = 1$, et donc isomorphe au groupe $\mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$ des racines n -ièmes de l'unité.

(5.8) Exemple. Soit $P \in \mathbb{C}[z]$ un polynôme de degré $d > 1$ (c'est-à-dire non constant). Le polynôme dérivé P' possède un certain nombre de racines r_1, \dots, r_N (avec $N \leq d-1$), et on considère les valeurs critiques de P qui sont par définition $c_j = P(r_j)$. Alors la restriction de P définie par

$$P : \mathbb{C} \rightarrow \mathbb{C} \setminus \{c_1, \dots, c_N\} \quad (z \mapsto P(z))$$

est un revêtement à feuilletts : en effet, pour $w \in \mathbb{C}$, $w \notin c_j$, on a $P'(z) \neq 0$ (sinon on aurait $z = r_j$ et donc $w = P(z) = c_j$ pour un certain j), donc les racines de $P(z) - w = 0$ sont des racines simples. Il y a par conséquent exactement d racines, et le théorème d'inversion locale montre facilement que P est un revêtement. En général, pour $d > 3$, ce revêtement n'est pas galoisien. Si on prend par exemple $P(z) = z^3 - 3z$, alors les racines de $P'(z) = 3(z^2 - 1)$ sont ± 1 et les valeurs critiques $c_1 = -2$, $c_2 = 2$ sont telles que $P^{-1}(-2) = \{1; 2g\}$ et $P^{-1}(2) = \{-1; 2g\}$. On obtient ainsi un revêtement à 3 feuilletts

$$P : \mathbb{C} \rightarrow \mathbb{C} \setminus \{-2; 2\} \quad (z \mapsto z^3 - 3z)$$

qui n'est pas galoisien. Pour le voir on observe que le groupe d'un tel revêtement est précisément constitué des homographies de $\mathbb{P}_\mathbb{C}^1$ qui préservent l'ensemble fini $E = P^{-1}(\mathbb{C} \setminus \{-2; 2\}) = \{1; 2g; -1; 2g\}$: l'espace $\mathbb{C} \setminus \{-2; 2\} \cong \mathbb{P}_\mathbb{C}^1 \setminus E$ admet E comme ensemble de bouts, son compactifié par les bouts est donc la sphère de Riemann, et les automorphismes du revêtement s'étendent en des homomorphismes de $\mathbb{P}_\mathbb{C}^1$ qui doivent être holomorphes. Or il est élémentaire de vérifier que les seules homographies qui permutent non trivialement $\{1; 2; -1; 2g\}$ sont $z \mapsto z$ et $z \mapsto 2/z$ (cf. §1.4), et que le seul automorphisme du revêtement est l'application identique. Du fait que

se prolonge en l'application $P : C \rightarrow C$ dont les fibres ne sont plus de cardinal constant deux des 3 feuillets se rejoignent au dessus des points $w = c_1, c_2$ où on a des racines $P(z) = w$ doubles on dit que P réalise un revêtement ramifié à d feuillets.

On notera que si $\pi : X \rightarrow B$ est un revêtement et B^0 une partie de B , alors en posant $X^0 = \pi^{-1}(B^0)$, l'application induite

$$\pi^0 = \pi|_{X^0} : X^0 \rightarrow B^0$$

est encore un revêtement. On l'appelle la restriction du revêtement à $B^0 \subset B$. Dans les exemples 1 et 2 qui précèdent, on peut se restreindre par exemple au disque pointé $D(0; r) \setminus \{0\}$, ce qui donne les revêtements

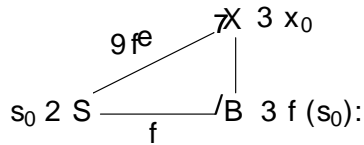
$$\begin{aligned} \pi : D(0; r) \setminus \{0\} &\rightarrow D(0; r) \setminus \{0\}; & z &\mapsto e^z \\ \pi_n : D(0; r^{1/n}) \setminus \{0\} &\rightarrow D(0; r) \setminus \{0\}; & z &\mapsto z^n \end{aligned}$$

Tous ces exemples sont des revêtements holomorphes. De façon générale, on parle de revêtement différentiable, holomorphe, etc, si l'application est différentiable, holomorphe, etc.

(5.9) Théorème de relèvement Soit $\pi : X \rightarrow B$ un revêtement de base B localement connexe par arcs S un espace simplement connexe et s_0 un point de S . Pour toute application continue $f : S \rightarrow B$ et tout point $x_0 \in X$ tel que $\pi(x_0) = f(s_0)$, il existe une unique application $f^\pi : S \rightarrow X$, appelée relèvement de f dans X , telle que

$$\pi \circ f^\pi = f \quad \text{et} \quad f^\pi(s_0) = x_0:$$

Ceci peut se visualiser par le diagramme suivant :



Démonstration

Unicité. S'il existait deux relèvements f_1 et f_2 , l'ensemble E des $s \in S$ tels que $f_1(s) = f_2(s)$ serait à la fois ouvert et fermé. En effet, si $x = f_1(a) = f_2(a)$, il existe un voisinage U de x qui s'envoie homéomorphiquement sur un voisinage V de $\pi(x) = f(a)$ par π , et par continuité, il existe un voisinage W de a dans S tel que $f_1(W) \subset U$

et $f_2(W) \subset U$. Comme $f_1 = f_2 = f$, ceci implique $f_1 = f_2$ sur W , par suite E est ouvert. Le fait que E soit fermé résulte de ce que l'espace X est supposé séparé. Comme $E \subset E$, la connexité de S entraîne $E = S$, et l'unicité est démontrée. Pour démontrer l'existence, nous procédons en trois étapes.

Existence, première étape. Nous démontrons d'abord l'existence dans le cas $S = [0; 1]$ et $s_0 = 0$. Comme l'image $f(S) = f([0; 1])$ est compacte, il existe un recouvrement fini de $f(S)$ par des ouverts connexes V_j pour lesquels $f^{-1}(V_j) = \bigcup_{i \in I_j} U_{i,j}$ où $f|_{U_{i,j}} : U_{i,j} \rightarrow V_j$ est un homéomorphisme. Quitte à prendre une subdivision $[k=N; (k+1)=N]$ assez fine de $[0; 1]$, on peut supposer que $f([k=N; (k+1)=N])$ est entièrement contenu dans un certain ouvert $V_{j(k)}$ pour tout $k = 0; 1; \dots; N-1$. On montre alors qu'on peut choisir par récurrence sur k un indice $j(k)$ tel que

$$f^e = (f|_{U_{(k),j(k)}})^{-1} \circ f \quad \text{en restriction à } [k=N; (k+1)=N]:$$

Pour $k = 0$, on choisit $j(0)$ en sorte que $x_0 \in U_{(0),j(0)}$, ce qui est possible puisque

$$f(x_0) = f(s_0) = f(0) \in V_{j(0)}.$$

Ce choix donne bien $f^e(0) = x_0$. Supposons maintenant que f^e ait déjà été construite sur $[(k-1)=N; k=N]$, $k > 1$. On choisit alors $j(k)$ en sorte que $f^e(k=N) \in U_{(k),j(k)}$, ce qui est possible puisque $(f^e(k=N)) = f(k=N) \in V_{j(k)}$. On voit alors que f^e se recolle en une fonction continue sur $[0; 1]$.

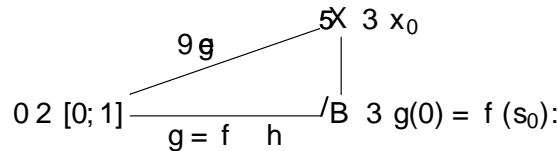
Existence, deuxième étape : cas du carré $S = [0; 1]^2$, $s_0 = (0; 0)$

La preuve est tout à fait analogue à celle du segment $[0; 1]$. On utilise cette fois un quadrillage assez fin de sorte que chaque petit carré du quadrillage s'envoie sur $(C) \subset V$, puis on relève consécutivement les carrés adjacents ligne par ligne, en partant du carré qui contient $s_0 = (0; 0)$.

Existence, cas général S simplement connexe quelconque)

Puisque S est connexe par arcs, on peut choisir pour tout $s \in S$ un chemin $\gamma : [0; 1] \rightarrow S$ tel que $\gamma(0) = s_0$ et $\gamma(1) = s$. D'après la

première étape appliquée à $\tilde{X} = f^{-1} : [0; 1] \rightarrow B$, il existe une unique fonction $\tilde{g} : [0; 1] \rightarrow \tilde{X}$ telle que $\tilde{g}(0) = x_0$ et $f \circ \tilde{g} = g = f \circ h$:



On définit alors $f^{\circ}(s) = \tilde{g}(1)$, de sorte que

$$f^{\circ}(s) = \tilde{g}(1) = f^{-1}(f(\tilde{g}(1))) = f^{-1}(f(s)) :$$

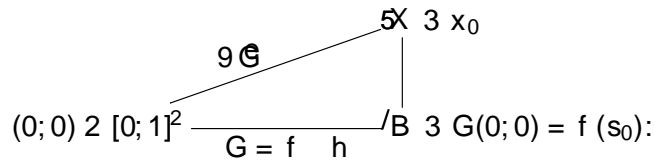
Il faut vérifier que l'image $f^{\circ}(s)$ ne dépend pas du chemin choisi pour effectuer le relèvement. Si \tilde{h}^0 est un autre choix, l'hypothèse de simple connexité de S entraîne l'existence d'une homotopie

$$h : [0; 1] \rightarrow [0; 1] \rightarrow S$$

telle que

$$h(0; t) = \tilde{h}^0(t); h(1; t) = \tilde{h}^1(t); g(u; 0) = s_0; h(u; 1) = s; \forall t; u \in [0; 1] :$$

D'après la deuxième étape appliquée à $\tilde{G} = f^{-1} \circ h : [0; 1]^2 \rightarrow B$, il existe un relèvement \tilde{G} de G tel que $\tilde{G}(0; 0) = x_0$:



L'unicité implique que $G(0; t) = \tilde{g}(t)$ et $G(1; t) = \tilde{g}^0(t) =$ relèvement de $f^{-1}(s)$. Mais comme $\tilde{G}(u; 1) = G(u; 1) = s =$ constante, la fonction $u \mapsto \tilde{G}(u; 1)$ est constante, ce qui entraîne

$$\tilde{g}(1) = G(0; 1) = G(1; 1) = \tilde{g}^0(1) :$$

La continuité de f° se déduit aisément de cette observation et du fait que B est localement connexe par arcs.

(5.10) Exemple. Comme l'application $\exp : \mathbb{C} \rightarrow \mathbb{C}^*$ est un revêtement, on retrouve ainsi l'existence d'un relèvement f° tel que $\exp(f^{\circ}) = f$ pour toute application continue $f : S \rightarrow \mathbb{C}^*$ définie sur un espace S simplement connexe. Autrement dit, \mathbb{C}^* possède une détermination

continue $f^e = \log f$ de son logarithme complexe. Idem pour les racines n-ièmes $\sqrt[n]{f}$.

(5.11) Corollaire. Soit X un espace simplement connexe et localement connexe, et G un groupe opérant proprement sans point fixe sur X . Considérons la projection $\pi : X \rightarrow X/G$ et un point base $x_0 \in X$. On a alors un isomorphisme canonique

$$\pi_1(X/G; (x_0)) \cong G:$$

Démonstration. Nous définissons une application

$$\pi : G \rightarrow \pi_1(X/G; (x_0))$$

comme suit. Pour tout $g \in G$, on choisit un chemin $\gamma : [0; 1] \rightarrow X$ tel que $\gamma(0) = x_0$ et $\gamma(1) = g \cdot x_0$. Alors $\gamma : [0; 1] \rightarrow X/G$ est un lacet basé en (x_0) , puisque $(g \cdot x_0) = (x_0)$. On définit $(\gamma) = (\gamma)$ comme la classe d'homotopie de γ . Ceci ne dépend pas du choix de γ , puisque tous les chemins sont homotopes d'après l'hypothèse de simple connexité. Considérons le chemin concaténé $\gamma \cdot (g \cdot \gamma^0)$ qui joint x_0 à $g \cdot x_0$ en passant par le point intermédiaire $g \cdot x_0$, et observons que $\gamma \cdot (g \cdot \gamma^0) = \gamma^0$. On voit alors que

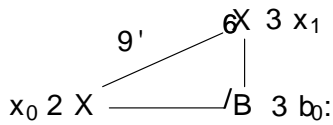
$$(\gamma \cdot (g \cdot \gamma^0)) = (\gamma) \cdot (g \cdot \gamma^0) = (\gamma) \cdot (g^0);$$

c'est-à-dire que π est un homomorphisme de groupes.

Comme $\pi : X \rightarrow X/G$ est un revêtement, la propriété de relèvement entraîne que tout lacet basé en (x_0) se relève en un certain chemin joignant x_0 à un point x_1 tel que $(x_1) = (x_0)$. Mais alors $x_1 = g \cdot x_0$ pour un certain $g \in G$, donc $\pi = (\gamma) = (g)$ et on voit que π est surjective. Montrons en outre que π est injective : si $(\gamma) = (\gamma^0) = 1$, le chemin $\gamma : [0; 1] \rightarrow X/G$ est homotope au lacet trivial par une certaine homotopie $\bar{h} : [0; 1]^2 \rightarrow X/G$. On sait que cette homotopie se relève en une homotopie $h : [0; 1]^2 \rightarrow X$ qui relie γ à un chemin de projection constante par π , donc constant. Par conséquent $x_0 = \gamma(0) = \gamma(1) = g \cdot x_0$, ce qui implique $g = 1$ du fait que G agit sans point fixe.

(5.12) Corollaire. Si X est un espace simplement connexe, tout revêtement $\pi : X \rightarrow B$ est galoisien, et le groupe d'automorphismes $G = \text{Aut}(\pi)$ s'identifie à $\pi_1(B; b_0)$.

Démonstration. Étant donné $b_0 \in B$ et deux éléments x_0, x_1 de la fibre $\pi^{-1}(b_0)$, le théorème de relèvement implique l'existence d'un diagramme commutatif



Par échange des rôles de x_0 et x_1 et unicité du relèvement, on voit que g' est un automorphisme de X . Le groupe $G = \text{Aut}(\pi)$ agit transitivement sur les fibres, donc π est galoisien et $\pi^{-1}(x) = G \cdot x$. Le corollaire 1 fournit un isomorphisme canonique $\pi_1(B; b_0) \cong G$.

Un concept très important de revêtement est celui de revêtement universel d'un espace, à savoir par définition un revêtement dont la base est l'espace donné et dont l'espace total est simplement connexe. On va voir que c'est en fait le plus grand revêtement connexe possible de la base.

(5.13) Définition. Soit B un espace topologique connexe. On dit que $\pi : \tilde{B} \rightarrow B$ est le revêtement universel de B si c'est un revêtement et si \tilde{B} est simplement connexe.

(5.14) Théorème. Soit B un espace topologique connexe.

(i) Le revêtement universel, s'il existe, est unique à isomorphisme près de revêtement.

(ii) Si la base B est localement simplement connexe (c'est-à-dire si tout point de B admet un système fondamental de voisinages ouverts simplement connexes), alors le revêtement universel \tilde{B} existe.

(iii) Si \tilde{B} existe et si $B = \tilde{B}/G$ avec $G = \pi_1(B; b_0)$, tout revêtement connexe $\pi : X \rightarrow B$ admet une factorisation

$$\tilde{B} \rightarrow \tilde{B}/H \rightarrow X \rightarrow \tilde{B}/G = B$$

pour un certain sous-groupe $H \subset G$. Le revêtement $\tilde{B}/H \rightarrow X$ est galoisien si et seulement si H est un sous-groupe distingué de G , et son groupe

d'automorphismes s'identifie alors à $G=H$. En général, $\text{Aut}()$ s'identifie à $N_H=H$ où N_H est le normalisateur de H dans G .

Démonstration

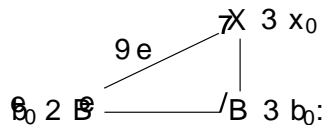
(i) L'unicité à isomorphisme près résulte facilement du théorème de relèvement, et du fait que tout relèvement entre deux revêtements universels \mathcal{E}_1 et \mathcal{E}_2 va donner un isomorphisme.

(ii) Supposons que B soit localement simplement connexe et choisissons un point base $b_0 \in B$. On définit un ensemble \mathcal{E} comme l'ensemble des couples $(b; \gamma)$ où $b \in B$ et où γ est une classe d'homotopie de chemin reliant b_0 à b , muni de la première projection $\pi : \mathcal{E} \rightarrow B$. Si V est un voisinage simplement connexe d'un point $b \in B$, on considère l'ensemble F de toutes les classes d'homotopie de chemins reliant b_0 à b . Soit $b^0 \in V$. On utilise le fait qu'il existe une seule classe d'homotopie d'arc reliant b à b^0 dans V . Ceci permet de définir pour chaque $\gamma \in F$ une feuille $U_\gamma \subset \mathcal{E}$ constituée des paires

$$(\gamma, \bar{\gamma}); \quad \gamma \in F;$$

où $\bar{\gamma}$ est l'unique classe d'homotopie d'arc reliant b à b^0 dans V . Les feuillettes U_γ sont alors disjointes et en bijection avec F . On munit \mathcal{E} de la topologie dont les ouverts sont les réunions d'ouverts des différents feuillettes U_γ (avec la topologie induite par la bijection avec F). Il est clair que $\pi : \mathcal{E} \rightarrow B$ est un revêtement de fibre typique F (et que F est en bijection avec $\pi^{-1}(B; b_0)$). On voit aussi que \mathcal{E} est simplement connexe, en effet si γ est un lacet de base b_0 et $\gamma = \gamma \circ \gamma^{-1}$ et son image, le fait que $\gamma(1) = \gamma(0) = b_0$ signifie précisément que γ est homotope au lacet trivial basé en b_0 , et cette homotopie doit se relever à \mathcal{E} .

(iii) Soit $\pi : X \rightarrow B$ un revêtement quelconque d'espace total X connexe. Fixons un point $b_0 \in B$ et des points $e_0 \in \mathcal{E}$ et $x_0 \in X$ tels que $\pi(e_0) = \pi(x_0) = b_0$. Comme \mathcal{E} est simplement connexe, nous savons qu'il existe un relèvement $\rho : \mathcal{E} \rightarrow X$ tel que $\rho(e) = e$ et $\rho(e_0) = x_0$.



Alors e est un homomorphisme de revêtements, et comme X est connexe, cet homomorphisme est surjectif. Il est facile de voir que e est lui-même un revêtement et que $H = \text{Aut}(e^{-1}(X) \rightarrow X)$ est un sous-groupe de $G = \text{Aut}(e^{-1}(B) \rightarrow B)$ puisque la propriété $e^{-1}(e^{-1}(x)) = e^{-1}(x)$ entraîne $e^{-1}(x) = e^{-1}(x)$ en composant avec e . On a donc une identification

$$H = \text{Aut}(e^{-1}(X) \rightarrow X) \cong \text{Aut}(e^{-1}(B) \rightarrow B) = G.$$

Par le théorème de relèvement, tout automorphisme f dans le groupe $H := \text{Aut}(e^{-1}(X) \rightarrow X)$ se relève en un automorphisme \tilde{f} dans le groupe $G = \text{Aut}(e^{-1}(B) \rightarrow B)$. Les fibres de e sont les orbites $H \cdot \tilde{b}$ de H . Le relèvement \tilde{e} doit nécessairement permuter ces orbites, c'est-à-dire

$$\tilde{e}(H \cdot \tilde{b}) = H \cdot \tilde{e}(\tilde{b});$$

par conséquent $\tilde{e}^{-1}(H \cdot \tilde{e}(\tilde{b})) = H \cdot \tilde{b}$ et \tilde{e} est dans le normalisateur N_H de H . Inversement, si c'est le cas, l'homéomorphisme \tilde{e} permute les fibres de e et induit donc un automorphisme $f \in H$. Le noyau de $N_H \rightarrow H$ est H lui-même (l'égalité $\tilde{e}^{-1}(H \cdot \tilde{e}(\tilde{b})) = H \cdot \tilde{b}$ équivaut à $f \in H$), donc $N_H = H$. Pour que le revêtement soit galoisien, il faut que le groupe $N_H = H$ agisse transitivement sur les fibres de e , et comme celles-ci sont en bijection avec G/H , il faut que $N_H = G$, autrement dit il faut (et il suffit) que H soit un sous-groupe distingué de G .

5.B. Espaces étalés. Nous décrivons ici la notion d'espace étalé, qui permet de donner une interprétation alternative utile du concept de faisceau.

(5.15) Définition. Soit X un espace topologique. On appelle espace étalé au-dessus de X un espace topologique E muni d'une projection $p : E \rightarrow X$ qui est un homéomorphisme local, c'est-à-dire tel que pour tout $p \in E$, il existe un voisinage ouvert V de p tel que $p|_V$ est un homéomorphisme de V sur un voisinage ouvert $U = p^{-1}(V)$ de $x = p(p)$.

Il s'agit d'une notion plus faible que celle de revêtement : pour les différents points p_i d'une fibre $p^{-1}(x)$, on ne suppose pas qu'il y a des voisinages V_i de p_i qui se projettent homéomorphiquement sur un même voisinage de x , mais seulement sur des voisinages U_i pouvant être distincts (et éventuellement de plus en plus petits).

Étant donné un espace étalé $\pi : E \rightarrow X$, on peut lui associer un faisceau \mathcal{F}_E comme suit : on définit $\mathcal{F}_E(U)$ comme étant l'ensemble des sections continues $f : U \rightarrow E$, c'est-à-dire les applications continues f telles que $\pi \circ f = \text{Id}_U$. Il est évident que la condition de recollement 3.1 b) est satisfaite, il s'agit donc bien d'un faisceau.

Réciproquement, étant donné un préfaisceau \mathcal{F} , nous lui avons déjà associé un ensemble noté $E_{\mathcal{F}}$, égal à la somme disjointe

$$E_{\mathcal{F}} = \bigsqcup_{x \in X} F_x :$$

Cet ensemble est muni de la projection naturelle $\pi : E_{\mathcal{F}} \rightarrow X$ qui envoie F_x sur le point x . Si $f \in \mathcal{F}(U)$ où U est un ouvert de X , on lui associe la section $d \in E_{\mathcal{F}}$

$$f \in \mathcal{F}(U) \rightarrow d \in E_{\mathcal{F}}; \quad x \in U \rightarrow f(x) = f_x \in F_x \subset E_{\mathcal{F}}$$

et l'ensemble

$$\mathcal{F}(U) = \{ f_x \in F_x; x \in U \} \subset E_{\mathcal{F}} :$$

Si $f_i \in \mathcal{F}(U_i)$, $i = 1, 2$, il est évident que $\mathcal{F}(U_1) \cap \mathcal{F}(U_2)$ est constitué de la réunion des $g|_W$ où $W \subset U_1 \cap U_2$ parcourt les ouverts de X sur lesquels f_1 et f_2 coïncident en restriction avec une même section $g \in \mathcal{F}(W)$. On voit qu'on peut alors munir $E_{\mathcal{F}}$ d'une topologie en prenant comme ouverts de $E_{\mathcal{F}}$ toutes les réunions finies ou infinies $\bigcup_{i \in I} \mathcal{F}(U_i)$ pour des collections arbitraires $(U_i)_{i \in I}$ de sections $f_i \in \mathcal{F}(U_i)$. Si $f \in \mathcal{F}(U)$, il est clair que $\pi : \mathcal{F}(U) \rightarrow U$ est un homéomorphisme, dont l'inverse est la section f définie plus haut, trivialement continue en vertu du choix de la topologie sur $E_{\mathcal{F}}$. Par conséquent $E_{\mathcal{F}}$ est bien un espace étalé au-dessus de X . De plus, le faisceau des sections continues $\mathcal{F}(U) \subset E_{\mathcal{F}}$ n'est autre que le faisceau \mathcal{F} associé au préfaisceau \mathcal{F} . Nous pouvons conclure cette construction par l'énoncé suivant.

(5.16) Proposition. Les notions d'espace étalé $\pi : E \rightarrow X$ et de faisceau \mathcal{F} sur X sont équivalentes : à tout espace étalé $\pi : E \rightarrow X$, on peut associer le faisceau \mathcal{F}_E de ses sections continues, et à tout faisceau \mathcal{F} on peut associer l'espace étalé $E_{\mathcal{F}}$ constitué de la somme disjointe de ses espaces de germes, muni de la topologie définie ci-dessus. Les correspondances $\pi \rightarrow \mathcal{F}_E$ et $\mathcal{F} \rightarrow E_{\mathcal{F}}$ sont inverses l'une de l'autre.

Pour définir des structures algébriques sur un espace étalé

$$\pi : E \rightarrow X;$$

on considère le produit fibré

$$E \times_X E = \{(p, q) \in E \times E; \pi(p) = \pi(q)\}.$$

On suppose alors que toutes les fibres $E_x = \pi^{-1}(x)$ sont munies d'une loi de composition interne (addition, multiplication...) et que cette opération définit une application continue $E \times_X E \rightarrow E$ pour la topologie de l'espace étalé (NB : il n'y a pas lieu de composer des éléments de fibres différentes). Pour une structure d'espace étalé en groupes, outre la continuité de la loi de composition interne, on demande que l'opposé (ou inverse) fournisse une application continue $E \rightarrow E$. En fait, si $A \rightarrow X$ est un espace étalé en anneaux, on dit que E est un A -module si E est un espace étalé en groupes abéliens et si la multiplication externe $A \times_X E \rightarrow E$ est continue. On voit facilement que ces notions sont équivalentes aux structures algébriques déjà définies pour les faisceaux.

La notion d'espace étalé est très utile pour la théorie du prolongement analytique. Soit X un espace topologique séparé et localement connexe. On dit qu'un faisceau \mathcal{F} vérifie le principe du prolongement analytique si étant donné des sections $f, g \in \mathcal{F}(U)$ sur un ouvert connexe $U \subset X$ qui coïncident sur un ouvert $V \subset U$, alors $f = g$ sur U . Ceci peut se réinterpréter comme suit.

(5.17) Proposition. Soit X un espace topologique séparé et localement connexe. Le faisceau \mathcal{F} sur X vérifie le principe du prolongement analytique si et seulement si l'espace étalé $\mathcal{E}_{\mathcal{F}}$ est lui-même séparé.

Démonstration. Si $\mathcal{E}_{\mathcal{F}}$ est séparé et $f, g \in \mathcal{F}(U)$, alors l'ensemble V des points $x \in U$ tels que $f_x = g_x$ est fermé du fait de la continuité des applications $x \mapsto f_x, x \mapsto g_x$ à valeurs dans l'espace étalé. Puisque U est ouvert par définition, le fait que U soit connexe entraîne $V = U$ ou $V = \emptyset$, ce qui montre bien que le principe du prolongement analytique a bien lieu.

Réciproquement, supposons que le principe du prolongement analytique ait lieu. Soient $p, q \in \mathcal{E}_{\mathcal{F}}$ des germes distincts, et soient

$f \in F(U)$, $g \in F(U^0)$ tels que $p = f_x$, $q = g_y$, avec U un voisinage ouvert connexe de $x = (p)$ et U^0 un voisinage ouvert connexe de $y = (q)$. Si $x \notin y$, on peut choisir U et U^0 disjoints. Les voisinages $f(U)$ de p et $g(U^0)$ de q sont alors disjoints. Si $x = y$, on choisit $U = U^0$. Alors on a également $f(U) \cap g(U^0) = ?$, sinon f et g coïncideraient sur $U = U^0$ par prolongement analytique, de sorte qu'on aurait $p = q$, contradiction.

Supposons désormais que X soit séparé et localement connexe, et que le faisceau F satisfasse le principe du prolongement analytique : l'exemple de base que nous avons en tête est celui où l'on prend $X = C^n$ et le faisceau $F = O_{C^n}$ des fonctions holomorphes en n variables. Étant donné une section $f \in F(U)$ sur un ouvert connexe $U \subset X$, on peut considérer la composante connexe \mathcal{U}_f de E_F qui contient l'ouvert connexe $f(U) = \{f_x; x \in U\} \subset E_F$ (homéomorphe à U). Comme l'espace E_F est localement homéomorphe à X , il est lui aussi localement connexe, de sorte que \mathcal{U}_f est un ouvert connexe de E_F . On obtient ainsi un espace étalé connexe et séparé $\pi : \mathcal{U}_f \rightarrow U_f^0 \subset X$, avec $U_f^0 := \pi(\mathcal{U}_f)$ qui contient U , et $(f^e)_{j \in \mathcal{U}_f}$ se prolonge naturellement à \mathcal{U}_f en tant que l'application d'inclusion $\mathcal{U}_f \rightarrow E_F$; dans le cas $F = O_{C^n}$, on obtient un prolongement de la fonction holomorphe $f(U) \ni p \mapsto F(p) = f(p)$ en définissant $F(p) = p(\pi(p)) \in C$ pour tout $p \in \mathcal{U}_f$. Dans le cas où

$$U = \{z \in C \mid 1 < |z| < 2\} \subset X = C$$

et où $f(z) = \log z$ est la détermination principale du logarithme (par définition, celle telle que $-\pi < \text{Im} \log z < \pi$), on voit facilement que \mathcal{U}_f s'identifie au revêtement universel $\pi : \mathcal{U}_f \rightarrow C$ donné par l'application exponentielle $C \rightarrow C$, $w \mapsto z = e^w$, correspondant à prendre toutes les déterminations possibles du logarithme; on a ici $U_f^0 = C$.

Dans le cas général, $\pi : \mathcal{U}_f \rightarrow U_f^0$ correspond au prolongement analytique maximal de la section $f \in F(U)$. Ce n'est pas toujours un revêtement, comme on le constatera déjà en prenant par exemple la détermination principale $f(z) = \log \log z$ sur l'ouvert $U = \{z \in C \mid 1 < |z| < 2\}$. Les prolongements analytiques sont donnés par

les diverses déterminations $\log(z + k 2i) + \sqrt{2}i$, or celles-ci sont bien définies au voisinage de $z = 1$ si $k \neq 0$, mais pas si $k = 0$. Il en résulte que sur un disque $D(z_0; r)$ avec z_0 proche de 1 on doit prendre $r < 1 - |z_0|$ pour les déterminations correspondant à $k = 0$, tandis que toutes les autres sont définies sur des disques de rayon borné inférieurement (disons $r > 1/2$ si $|z_0 - 1| < 1/2$). On a ici encore $U_i^0 = \mathbb{C}$. Dans ce contexte, on a un résultat de dénombrabilité remarquable observé indépendamment par Poincaré et Volterra en 1888.

(5.18) Théorème. Soit $\pi : E \rightarrow X$ un espace étalé au dessus d'un espace topologique X séparé, localement connexe et localement compact, dont la topologie possède une base dénombrable d'ouverts. Si E est séparé et connexe, les fibres $\pi^{-1}(x)$ sont finies ou dénombrables.

Démonstration. Soit $(U_j)_{j \in \mathbb{N}}$ une famille dénombrable d'ouverts de X constituant une base de la topologie, c'est-à-dire telle que tout ouvert de X soit réunion d'une sous-famille de (U_j) (dans \mathbb{C}^n on peut prendre par exemple les boules de rayon rationnel dont les centres sont dans $\mathbb{Q}[i]^n \subset \mathbb{C}^n$). On peut supposer que $\overline{U_j}$ est compact pour tout j (sinon il suffit de retenir uniquement ceux des U_j qui ont cette propriété, ils constituent encore une base de la topologie du fait de l'hypothèse de locale compacité de X). De plus, tout ouvert de X ne peut avoir qu'un nombre dénombrable de composantes connexes (si $a_j \in U_j$ alors $A = \{a_j; j \in \mathbb{N}\}$ est une partie dénombrable dense, et les composantes connexes d'un ouvert rencontrent A suivant des parties disjointes non vides); en remplaçant si nécessaire chaque U_j par la famille de ses composantes connexes, on peut supposer que les U_j sont connexes.

Pour tout $p \in E$, soit $J(p) \subset \mathbb{N}$ l'ensemble des $j \in \mathbb{N}$ tels qu'il existe une section continue $f_{p,j} : \overline{U_j} \rightarrow E$ telle que $V_{p,j} = f_{p,j}(U_j)$ soit un voisinage de p . D'après les hypothèses $J(p) \neq \emptyset$, puisqu'on peut choisir un voisinage W de p qui est envoyé homéomorphiquement sur un voisinage ouvert (W) de (p) ; on prend alors un voisinage relativement compact W^0 de (p) tel que $\overline{W^0} \subset (W)$ et on utilise le fait que celui-ci est réunion d'ouverts U_j . Du fait de l'hypothèse

de séparation de E , deux ouverts $V_{p;j}$ et $V_{q;j}$ qui sont envoyés par π sur le même ouvert U_j de X sont disjoints ou confondus. Comme chaque ensemble $\overline{V}_{p;j}$ est un espace compact ayant une topologie à base dénombrable, le nombre d'ouverts $(V_{p;j})_{p \in E; j \in J(p)}$ distincts qui rencontrent un ouvert $V_{p;j}$ donné est au plus dénombrable.

On construit maintenant par récurrence sur N des ouverts U_N qui sont des réunions dénombrables d'ouverts $V_{p;j}$: on choisit $U_0 = V_{p_0;j_0}$ quelconque, et inductivement on prend U_N égal à la réunion de tous les ouverts $V_{p;j}$ qui rencontrent U_{N-1} . Alors U_N est un ouvert connexe de E . Cet ouvert est également fermé dans E : si $p \in \overline{U_N}$, il existe un ouvert $V_{p;j}$ qui intersecte U_N et donc l'un des U_{N-1} , par suite $p \in V_{p;j} \cap U_{N-1} \subset U_N$. Comme E est connexe, on en déduit que $E = \bigcup U_N$ est réunion dénombrable d'ouverts U_N . Ceci implique que les bres de π sont dénombrables.

(5.19) Corollaire (Poincaré-Volterra). Pour toute fonction holomorphe $f : U \rightarrow \mathbb{C}$ sur un ouvert connexe $U \subset \mathbb{C}^n$, le prolongement analytique maximal $\mathcal{U}_f \rightarrow U_f^0 \subset \mathbb{C}^n$ est à bres dénombrables, autrement dit il n'existe au plus qu'un nombre dénombrable de déterminations du prolongement analytique de f au voisinage de tout point.

Plus généralement on peut se poser le problème du prolongement analytique simultanée d'une famille de sections $(f_i)_{i \in I}$, $f_i \in F(U)$. Pour cela, il suffit de considérer le produit éré des espaces étalés

$$E_{F;X}^I := \prod_{i \in I} (E_F)^I; \quad \pi : E_{F;X}^I \rightarrow X; \quad (p_i) \in X; \quad \pi^{-1}(x) = \prod_{i \in I} \pi_i^{-1}(x);$$

muni de la topologie induite par la topologie produit de $(E_F)^I$. Il est facile de voir que la projection $\pi : E_{F;X}^I \rightarrow X$ est encore un espace étalé au dessus de X (une base de voisinages de $(E_F)^I$ est obtenue en spécifiant des voisinages dans un nombre fini de facteurs seulement, par définition de la topologie produit). Se donner une famille de sections $(f_i)_{i \in I}$ dans $F(U)$ revient à se donner une section continue $f = (f_i) : U \rightarrow E_{F;X}^I$ du produit éré. On est donc ramené au cas précédent, quitte à remplacer E_F par $E_{F;X}^I$; si E_F

est séparé, il en est de même pour $\mathbb{E}_{F;X}^1$, le théorème de Poincaré-Volterra s'applique donc aux composantes connexes de $\mathbb{E}_{F;X}^1$ sous réserve que X soit séparé, localement connexe, localement compact et à base dénombrable d'ouverts. On obtient ainsi un espace étalé connexe $\mathcal{U}_f \rightarrow U$ à fibres dénombrables, avec $\mathcal{U}_f \in \mathcal{F}(U)$, qui est le plus grand espace étalé au-dessus de U sur lequel toutes les sections $(f_i)_{i \in \mathbb{N}}$ se prolongent analytiquement. En particulier, nous obtenons comme conséquence :

(5.20) Proposition. Si U est un ouvert connexe de \mathbb{C}^n , il existe un (unique) espace étalé connexe maximal $\mathcal{U}_f \rightarrow U$, induisant un homéomorphisme $\mathcal{U}_f \rightarrow V$ sur un certain ouvert $V \subset U$, tel que le relèvement $\pi^{-1}|_V$ de toute fonction holomorphe $f \in \mathcal{O}(V)$ se prolonge analytiquement en une fonction holomorphe sur U . Les fibres de \mathcal{U}_f sont finies ou dénombrables.

Démonstration. On applique ce qui précède au faisceau $\mathcal{E} = \mathcal{O}_{\mathbb{C}^n}$ sur $X = \mathbb{C}^n$, en prenant une famille $(f_i)_{i \in \mathbb{N}}$ telle que $f_i \in \mathcal{O}(U)$; $i \in \mathbb{N}$; $g = \mathcal{O}(U)$ tout entier.

On peut montrer que \mathcal{U}_f est une variété de Stein, c'est-à-dire une variété holomorphiquement convexe dont les fonctions holomorphes séparent les points (cf. [Stein, 1951], [Cartan, sémin. 1951-1952]). On dit que \mathcal{U}_f est l'enveloppe holomorphe de U ; en général, les fibres de \mathcal{U}_f peuvent avoir plusieurs points, donc \mathcal{U}_f ne s'identifie pas à U , et ne se réalise pas nécessairement comme un ouvert de \mathbb{C}^n (voir par exemple [Gunning-Rossi, 1965], chap. I, sect. G, dessin p. 43).

Bibliographie

Quelques références

- [Dem12] J.-P. Demailly *Complex analytic and differential geometry*, 2012, livre électronique téléchargeable à l'URL <http://www-fourier.ujf-grenoble.fr/~demailly/manuscripts/agbook.pdf>.
- [God58] R. Godement *Topologie algébrique et théorie des faisceaux*, Actualités Scientifiques et Industrielles, vol. 1252, Hermann, Paris, 1958.
- [GR65] R. C. Gunning & H. Rossi *Analytic functions of several complex variables*, Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, NJ, 1965.
- [Lan02] S. Lang *Algebra*, 3^e éd., Graduate Texts in Math., vol. 211, Springer-Verlag, New York, 2002, (première édition 1965).

- [Ler14] J. Leray Oeuvres scienti ques. I. Topologie et théorème du point xe , Springer Collected Works in Math., Springer, Heidelberg ; Société Mathématique de France, Paris, 2014, Avec une introduction d'Armand Borel. Édité par Paul Malliavin.
- [Nar66] R. Narasimhan Introduction to the theory of analytic spaces , Lect. Notes in Math., vol. 25, Springer-Verlag, Berlin-New York, 1966.
- [Oka84] K. Oka Sur les fonctions analytiques de plusieurs variables, I à X , in Collected papers (R. Remmert, éd.), Springer-Verlag, Berlin, 1984, Transl. from the French by R. Narasimhan. With commentaries by H. Cartan.
- [Poi88] H. Poincaré On a property of analytic functions , Rend. Circ. Mat. Palermo 2 (1888), p. 197-200, cf. aussi xuvres complètes , Vol. 4, p. 11-13.
- [Ser55] J.-P. Serre Faisceaux algébriques cohérents , Ann. of Math. (2) 61 (1955), p. 197-278.
- [Ser13] _____, Oeuvres. III. 1972-1984 , Springer Collected Works in Math., Springer, Heidelberg, 2013, cf. en particulier Les séminaires Cartan , (1975).
- [Ste51] K. Stein Analytische Funktionen mehrerer komplexer Veränderlichen zu vorgegebenen Periodizitätsmoduln und das zweite Cousinsche Problem , Math. Ann. 123 (1951), p. 201-222.
- [Vol88] V. Volterra On polydromic analytic functions. , Atti Accad. Naz. Lincei, Rendiconti, IV 4 (1888), no. 2, p. 355-362, cf. aussi Opere Matematiche , Memoria e Note, 5 vols., Accademia Nazionale dei Lincei : Roma 1954-1962, Vol. 1, p. 356-362.

Travaux et publications de Henri Cartan

- [1] (avec E. Cartan) Note sur la génération des oscillations entretenues , Annales des P.T.T., 14, 1196-1207 (1925)
- [2] Sur quelques théorèmes de Nevanlinna, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 185, 1253-1255 (1927)
- [3] Sur un théorème d'André Bloch , Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 186, 624-626 (1928)
- [4] Sur les systèmes de fonctions holomorphes à variétés linéaires lacunaires (Thèse) , Annales Scienti ques de l'École Normale Supérieure, 45, 255-346 (1928)
- [5] Un nouveau théorème d'unicité relatif aux fonctions méromorphes , Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 188, 301-303 (1929)
- [6] Sur la croissance des fonctions méromorphes d'une ou plusieurs variables complexes , Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 188, 1374-1376 (1929)
- [7] Sur la fonction de croissance attachée à une fonction méromorphes d'une variable , Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 189, 521-523 (1929)
- [8] Sur la dérivée par rapport à $\log r$ de la fonction de croissance $T(r; f)$, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 189, 625-627 (1929)
- [9] Sur les zéros des combinaisons linéaires de p fonctions entières données , Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 189, 727-729 (1929)
- [10] Sur les fonctions de deux variables complexes, Bulletin des Sciences Mathématiques, 54, 99-116 (1930)
- [11] Les fonctions de deux variables complexes et les domaines cerclés de M. Carathéodory, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 190, 354-356 (1930)
- [12] Les transformations analytiques des domaines cerclés les uns dans les autres , Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 190, 718-720 (1930)
- [13] Sur les valeurs exceptionnelles d'une fonction méromorphe dans tout le plan , Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 190, 1003-1005 (1930)

- [14] *Les fonctions de deux variables complexes et le problème de la représentation analytique*, Journal de Mathématiques Pures et Appliquées, 9e série, 10, 1-114 (1931)
- [15] *Sur les fonctions de deux variables complexes : les transformations d'un domaine borné D en un domaine intérieur à D* , Bulletin de la Société Mathématique de France, 58, 199-219 (1930)
- [16] *Sur les variétés définies par une relation entière*, Bulletin des Sciences Mathématiques, 55, 24-32 et 47-64 (1931)
- [17] *Sur les domaines d'existence des fonctions de plusieurs variables complexes*, Bulletin de la Société Mathématique de France, 59, 46-69 (1931)
- [18] *Les transformations analytiques et les domaines convexes*, Association française pour l'avancement des sciences, Nancy, 30-31 (1931)
- [19] (avec E. Cartan) *Les transformations des domaines cerclés bornés*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 192, 709-712 (1931)
- [20] *Les transformations des domaines semi-cerclés bornés*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 192, 869-871 (1931)
- [21] *Sur les transformations analytiques des domaines cerclés et semi-cerclés bornés*, Mathematische Annalen, 106, 540-573 (1932)
- [22] *Sur une classe remarquable de domaines*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 192, 1077-1079 (1931)
- [23] *Sur les transformations pseudo-conformes des domaines cerclés bornés*, Congrès International des Mathématiciens, Zürich, vol. 2, 57-59 (1932)
- [24] *Sur les transformations localement topologiques*, Acta scientiarum mathematicarum, Szeged, 6, 85-104 (1933)
- [25] (avec P. Thullen) *Zur Theorie der Singularitäten der Funktionen mehrerer komplexen Veränderlichen*, Mathematische Annalen, 106, 617-647 (1932)
- [26] *Sur les fonctions de plusieurs variables complexes. L'itération des transformations intérieures d'un domaine borné*, Mathematische Zeitschrift, 35, 760-773 (1932)
- [27] *Sur les zéros des combinaisons linéaires de p fonctions holomorphes données*, Mathematica, Cluj, 7, 5-29 (1933)
- [28] *Détermination des points exceptionnels d'un système de p fonctions analytiques de n variables complexes*, Bulletin des Sciences Mathématiques, 57, 333-344 (1933)
- [29] *Sur les groupes de transformations pseudo-conformes*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 196, 669-671 (1933)
- [30] *Sur les groupes de transformations pseudo-conformes*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 196, 993-995 (1933)
- [31] *Sur l'itération des transformations conformes ou pseudo-conformes*, Compositio Mathematica, 1, 223-227 (1934)
- [32] *Sur les transformations pseudo-conformes du produit topologique de deux domaines*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 199, 925-927 (1934)
- [33] *Les problèmes de Poincaré et de Cousin pour les fonctions de plusieurs variables complexes*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 199, 1284-1287 (1934)
- [34] *Sur les groupes de transformations analytiques*, Collection à la mémoire de Jacques Herbrand, Hermann, Paris (1936)
- [35] *Sur les fonctions de n variables complexes : les transformations du produit topologique de deux domaines bornés*, Bulletin de la Société mathématique de France, 64, 37-48 (1936)
- [36] *Théorie des filtres*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 205, 595-598 (1937)

- [37] *Filtres et ultrafiltres*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 205, 777-779 (1937)
- [38] *Sur le premier problème de Cousin*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 207, 558-560 (1938)
- [39] *Sur les inégalités entre les maxima des dérivées successives d'une fonction*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 208, 414-416 (1939)
- [40] (avec S. Mandelbrojt) *Solution du problème de Carleman pour un intervalle ouvert fini*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 208, 555-558 (1939)
- [41] *Solution du problème de Carleman pour un intervalle fermé fini*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 208, 716-718 (1939)
- [42] *Sur les maxima des dérivées successives d'une fonction*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 210, 431-434 (1940)
- [43] (avec S. Mandelbrojt) *Solution du problème d'équivalence des classes de fonctions indéfiniment dérivables*, Acta Mathematica, 72, 31-49 (1940)
- [44] *Sur les classes de fonctions définies par des inégalités portant sur leurs dérivées successives*, Publications de l'Institut Mathématique de Strasbourg, Hermann (1940)
- [45] *Sur les classes de Haar*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 211, 759-762 (1940)
- [46] *Sur les matrices holomorphes de n variables complexes*, Journal de Mathématiques pures et appliquées, 19, 1-26 (1940)
- [47] *Sur les fondements de la théorie du potentiel*, Bulletin de la Société mathématique de France, 69, 71-96 (1941)
- [48] *La théorie générale du potentiel dans les espaces homogènes*, Bulletin des Sciences Mathématiques, 66, 126-132 et 136-144 (1942)
- [49] *Capacité extérieure et suites convergentes de potentiels*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 214, 944-946 (1942)
- [50] *Sur les suites de potentiels de masses ponctuelles*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 214, 994-996 (1942)
- [51] *Idéaux de fonctions analytiques de n variables complexes*, Annales Scientifiques de l'École Normale Supérieure, 61, 149-197 (1944)
- [52] *Théorie du potentiel newtonien : énergie, capacité, suites de potentiels*, Bulletin de la Société mathématique de France, 73, 74-106 (1945)
- [53] *Méthodes modernes en Topologie Algébrique*, Commentarii Mathematici Helvetici, 18, 1-15 (1945)
- [54] *Théorie générale du balayage en potentiel newtonien*, Annales de l'université de Grenoble, 22, 221-280 (1946)
- [55] *Extension de la théorie de Galois aux corps non commutatifs*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 224, 87-89 (1947)
- [56] *Les principaux théorèmes de la théorie de Galois pour les corps non commutatifs*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 224, 249-251 (1947)
- [57] *Théorie de Galois pour les corps non commutatifs*, Annales Scientifiques de l'École Normale Supérieure, 64, 59-77 (1947)
- [58] (avec R. Godement) *Théorie de la dualité et analyse harmonique dans les groupes abéliens localement compacts*, Annales Scientifiques de l'École Normale Supérieure, 64, 79-99 (1947)
- [59] *Sur la cohomologie des espaces où opère un groupe. Notions algébriques préliminaires*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 226, 148-150 (1948)
- [60] *Sur la cohomologie des espaces où opère un groupe : étude d'un anneau différentiel où opère un groupe*, Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, 226, 303-305 (1948)

- [61] *Sur la notion de carapace en topologie algébrique*, *Topologie Algébrique*, Colloque International du C.N.R.S., n° 12, 1-2 (1949)
- [62] *Sur un cas de prolongement analytique pour les fonctions de plusieurs variables complexes*, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, séries A, 61, 3-6 (1949)
- [63] (avec J. Deny) *Le principe du maximum en théorie du potentiel et la notion de fonction surharmonique*, *Acta Scientiarum Mathematicarum*, Szeged, 12, 81-100 (1950)
- [64] *Une théorie axiomatique des carrés de Steenrod*, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 230, 425-427 (1950)
- [65] *Notions d'algèbre différentielle; application aux groupes de Lie et aux variétés où opère un groupe de Lie*, *Colloque de Topologie*, C.B.R.M., Bruxelles, 15-27 (1950)
- [66] *La transgression dans un groupe de Lie et dans un espace fibré principal*, *Colloque de Topologie*, C.B.R.M., Bruxelles, 57-71 (1950)
- [67] *Ideaux et modules de fonctions analytiques de variables complexes*, *Bulletin de la Société Mathématique de France*, 78, 29-64 (1950)
- [68] *Problèmes globaux dans la théorie des fonctions analytiques de plusieurs variables complexes*, *Congrès International des Mathématiciens*, Cambridge, vol. 1, 152-164 (1950)
- [69] *Sur une extension d'un théorème de Rado*, *Mathematische Annalen*, 125, 49-50 (1952)
- [70] *Extension du théorème des « chaînes de syzygies »*, *Rendiconti di Matematica e delle sue applicazioni*, V, 11, 1-11 (1952)
- [71] (avec J.-P. Serre) *Espaces fibrés et groupes d'homotopie, I. Constructions générales*, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 234, 288-290 (1952)
- [72] (avec J.-P. Serre) *Espaces fibrés et groupes d'homotopie, II. Applications*, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 234, 393-395 (1952)
- [73] *Variétés analytiques complexes et cohomologie*, *Colloque sur les fonctions de plusieurs variables*, Bruxelles, 41-55 (1953)
- [74] (avec J.-P. Serre) *Un théorème de finitude concernant les variétés analytiques compactes*, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 237, 128-130 (1953)
- [75] *Sur les groupes d'Eilenberg-MacLane $H(\ ; n)$: I. Méthode des constructions*, *Proceedings of the National Academy of Sciences USA*, 40, 467-471 (1954)
- [76] *Sur les groupes d'Eilenberg-MacLane II*, *Proceedings of the National Academy of Sciences USA*, 40, 704-707 (1954)
- [77] *Algèbres d'Eilenberg-MacLane*, *Séminaire H. Cartan*, École Normale Supérieure, 1954-1955, exposés 2 à 11, deuxième édition (1956)
- [78] *Sur l'itération des opérations de Steenrod*, *Commentarii Mathematici Helvetici*, 29, 40-58 (1955)
- [79] *Sur la notion de dimension*, *Bulletin de l'Association des Professeurs de Mathématiques*, 37, 1-12 (1957)
- [80] *Quotient d'un espace analytique par un groupe d'automorphismes*, *Algebraic Geometry and Topology*, A symposium in honor of S. Lefschetz, Princeton University Press, 90-102 (1957)
- [81] *Variétés analytiques réelles et variétés analytiques complexes*, *Bulletin de la Société mathématique de France*, 85, 77-99 (1957)
- [82] (avec F. Bruhat) *Sur la structure des sous-ensembles analytiques réels*, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 244, 988-991 (1957)
- [83] (avec F. Bruhat) *Sur les composantes irréductibles d'un sous-ensemble analytique réel*, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 244, 1123-1126 (1957)
- [84] *Fonctions automorphes et séries de Poincaré*, *Journal d'Analyse Mathématique*, 6, 169-175 (1958)

- [85] *Prolongement des espaces analytiques normaux*, Mathematische Annalen, 136, 97-110 (1958)
- [86] *Espaces fibrés analytiques*, Symposium Internacional de Topologia Algebraica, Mexico, 97-121 (1958)
- [87] *Sur les fonctions de plusieurs variables complexes : les espaces analytiques*, Congrès International des Mathématiciens, Edinburgh, 33-52 (1958)
- [88] *Quotients of complex analytic spaces*, International Colloquium on Function Theory, Tata Institute, 1-15 (1960)
- [89] *Problèmes d'approximation dans la théorie des fonctions analytiques*, Atti della seconda Riunione del Grupamento des Mathématiciens d'expression latine, Florence, 24-29 (1961)
- [90] *Faisceaux analytiques cohérents*, Centro Internazionale Matematico Estivo, Varenna (1963)
- [91] *Réflexions sur les rapports d'Aarhus et Dubrovnik*, L'Enseignement Mathématique, 9, 84-90 (1963)
- [92] *Emil Artin*, Abhandlungen aus dem Mathematischen Seminar der Universität Hamburg, 28,1-5 (1965)
- [93] *Some applications of the new theory of Banach analytic spaces*, Journal of the London Mathematical Society, 41, 70-78 (1966)
- [94] *Sur le théorème de préparation de Weierstrass*, Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Wissenschaftliche Abhandlung, Band 33, 155-168 (1966)
- [95] *Structural stability of differentiable mappings*, Proceedings International Conference of Functional Analysis, Tokyo, 1-10 (1969)
- [96] *Les travaux de Georges de Rham sur les variétés différentiables*, Essays on Topology and Related Topics, Springer-Verlag, 1-11 (1970)
- [97] *Sur l'anneau des germes de fonctions holomorphes dans un espace de Banach*, Séminaire sur les espaces analytiques, Éditions de l'Académie de la République socialiste de Roumanie, Bucarest, 129-135 (1971)
- [98] *Sur les travaux de K. Stein*, Schriftenreihe des Mathematischen Instituts der Universität Münster (1973)
- [99] *Théories cohomologiques*, Inventiones Mathematicae, 35, 261-271 (1976)
- [100] *Domaines bornés symétriques dans un espace de Banach complexe*, Publicado en « Actas del V Congreso de la Agrupación de Matemáticos de Expresión Latina » Madrid, 3-14 (1978)

Séminaires de l'École Normale Supérieure

(publiés par le Secr. Math., 11 rue P. et M. Curie, 75005 PARIS, et par W. A. Benjamin, éd., New York, 1967)

- 1948-49 *Topologie algébrique*
- 1949-50 *Espaces fibrés et homotopie*
- 1950-51 *Cohomologie des groupes, suites spectrales, faisceaux*
- 1951-52 *Fonctions analytiques de plusieurs variables complexes*
- 1953-54 *Fonctions automorphes et espaces analytiques*
- 1954-55 *Algèbres d'Eilenberg-MacLane et homotopie*
- 1955-56 (avec C. Chevalley) *Géométrie algébrique*
- 1956-57 *Quelques questions de Topologie*
- 1957-58 (avec R. Godement et I. Satake) *Fonctions automorphes*

- 1958-59 *Invariant de Hopf et opérations cohomologiques secondaires*
 1959-60 (avec J. C. Moore) *Périodicité des groupes d'homotopie stables des groupes classiques, d'après Bott*
 1960-61 (avec A. Grothendieck) *Familles d'espaces complexes et fondements de la géométrie analytique*
 1961-62 *Topologie différentielle*
 1962-63 *Topologie différentielle*
 1963-64 (avec L. Schwartz) *Théorème d'Atiyah-Singer sur l'indice d'un opérateur différentiel elliptique*

Livres

(avec S. Eilenberg) *Homological Algebra*, Princeton Univ. Press, Math. Series, n° 19, 1966 – traduit en russe.

Théorie élémentaire des fonctions analytiques, Paris, Hermann, 1961 – traduit en allemand, anglais, espagnol, japonais, russe.

Calcul différentiel ; formes différentielles, Paris, Hermann, 1967 – traduit en anglais et en russe.

Divers

Sur la possibilité d'étendre aux fonctions de plusieurs variables complexes la théorie des fonctions univalentes, Annexe aux « Leçons sur les fonctions univalentes ou multivalentes » de P. Montel, Paris, Gauthier-Villars (1933), 129-155.

(avec J. Dieudonné) *Notes de topologie III*, Rev. Sci., 77 (1939), 413-414.

Un théorème sur les groupes ordonnés, Bull. Sci. Math., 63 (1939), 201-205.

Sur le fondement logique des mathématiques, Rev. Sci., 81 (1943), 2-11.

(avec J. Leray) *Relations entre anneaux d'homologie et groupes de Poincaré*, Topologie Algébrique, Coll. Intern. C.N.R.S. n° 12 (1949), 83-85.

Nombres réels et mesure des grandeurs, Bull. Ass. Prof. Math., 34 (1954), 29-35.

Structures algébriques, Bull. Ass. Prof. Math., 36 (1956), 288-298.

(avec S. Eilenberg) *Foundations of fibre bundles*, Symp. Intern. Top. Alg., Mexico (1956), 16-23.

Volume des polyèdres, Bull. Ass. Prof. Math., 38 (1958), 1-12.

Nicolas Bourbaki und die heutige Mathematik, Arbeits.für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Heft 76, Köln (1959).

Notice nécrologique sur Arnaud Denjoy, C. R. Acad. Sci. Paris, 279 (1974), Vie Académique, 49-52 (= Astérisque 28-29, S.M.F., 1975, 14-18).

Exposés au Séminaire Bourbaki

(Les numéros renvoient à la numérotation globale du Séminaire)

- 1,8,12. *Les travaux de Koszul* (1948-49)
 34. *Espaces fibrés analytiques complexes* (1950)
 73. *Mémoire de Gleason sur le 5e problème de Hilbert* (1953)
 84. *Fonctions et variétés algébroides, d'après F. Hirzebruch* (1953)
 115. *Sur un mémoire inédit de H. Grauert : « Zur Theorie der analytisch vollständigen Räume »* (1955)

- 125. *Théorie spectrale des C -algèbres commutatives*, d'après L. Waelbroeck (1956)
- 137. *Espaces fibrés analytiques*, d'après H. Grauert (1956)
- 296. *Thèse de Douady* (1965)
- 337. *Travaux de Karoubi sur la K -théorie* (1968)
- 354. *Sous-ensembles analytiques d'une variété banachique complexe*, d'après J.-P. Ramis (1969)

Jean-Pierre Demailly, Institut Fourier, Université de Grenoble I, BP 74, 38402
Saint-Martin d'Hères
E-mail : demailly@fourier.ujf-grenoble.fr